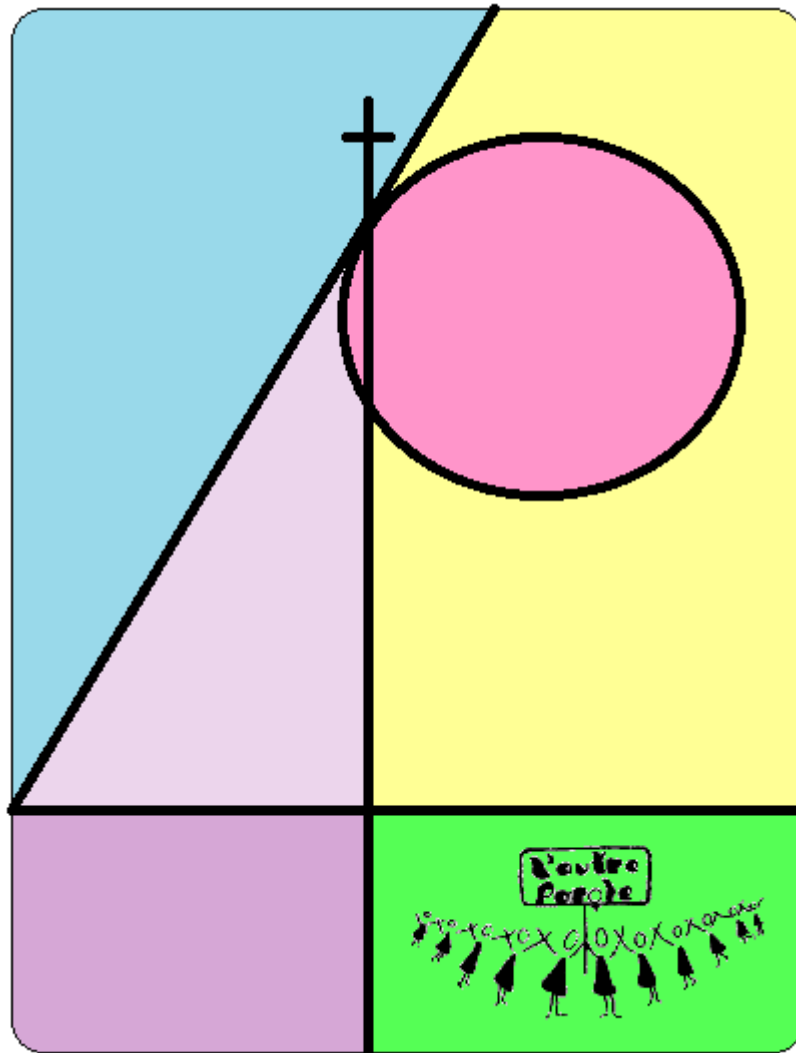


L'autre Parole

La revue des femmes féministes et chrétiennes

L'autre Parole:
40 ans
de marche et d'espérance!

40 ans et toujours en marche



Numéro 144 Automne 2016

L'autre Parole

La revue des femmes féministes et chrétiennes

Numéro 144, Automne 2016:

40 ans
et toujours en marche

SOMMAIRE

Liminaire — Monique Hamelin, p. 3

Première partie – Quarante ans, quarante jours : de la longue marche de libération des femmes à l'envoi en mission

Les femmes-frontières de l'Exode — Anne Létourneau, p. 5

Des femmes de l'Exode à l'éveil féministe au regard de la tradition juive —
Sonia Sarah Lypsic, p. 11

L'exil vers la Terra incognita : de la Hijra en Islam à el ghorba contemporaine —
Samia Amor, p. 16

Les quarante jours au désert de Jésus — Odette Mainville, p. 23

Spiritualité des femmes dans la quarantaine — Pierrette Daviau, p. 29

L'ascension de Jésus : un envoi en mission — Marie Gratton, p. 38

Deuxième partie – Anniversaires marquants : célébration, bilan, regard vers l'avenir

La marche de quarante ans de L'autre Parole : ses différentes joies —
Monique Dumais, p. 41

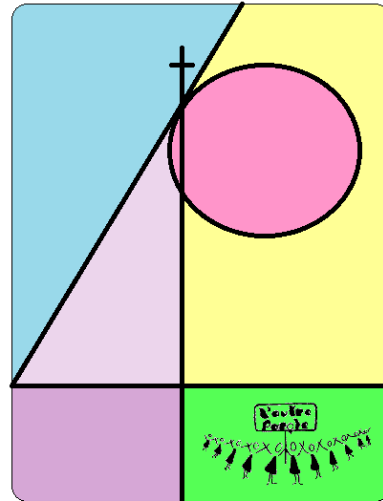
Le 30e anniversaire de l'Association des religieuses pour les droits des femmes (ARDF)
— M.-Paule Lebel, sa, p. 45

La longue marche des 50 ans de la FFQ — Mélanie Sarazin, p. 47

Relations : une prise de parole forte pour la justice depuis 75 ans —
Élisabeth Garant, p. 51

La Charte des droits et libertés : 40 ans et toujours aussi pertinente ! —
Martine Éloy, p. 53

Depuis 40 ans, en solidarité avec les femmes des Amériques pour la défense de leurs droits et de leurs territoires — Équipe du Comité pour les droits humains en Amérique latine, p. 56



LIMINAIRE

L'autre Parole a 40 ans ! *40 ans et toujours en marche...*

« À la manière du peuple hébreu qui a quitté l'Égypte, terre d'oppression, et qui a marché 40 ans dans le désert, nous, les femmes, vivons une longue marche de libération. Nous sommes en route, notre périple est loin d'être terminé. Mais nous avons quand même le goût de célébrer ces étapes de transformation de nos vies aux plans personnel et collectif. » (Pour le texte de la célébration, voir : http://www.lautreparole.org/sites/default/files/revues/1988_09_0009p_1992n55.pdf)

Tels étaient les mots d'ouverture d'une célébration de L'autre Parole en 1992. Tout au long de l'année 2015-2016, à l'occasion de son 40^e anniversaire, la collective a fait retour sur cette marche, sur les grandes marches dans le temps.

La Marche du pain et des roses (1995), puis *La Marche mondiale des femmes* (2000) viennent facilement à l'esprit quand nous parlons des grandes marches des femmes, mais il n'y a pas qu'elles. Les suffragettes ont tenu de nombreuses marches dans leur lutte pour l'obtention du droit de vote des femmes. Elles avaient un chant de ralliement, il s'intitule : *The March of Women* (voir la traduction libre faite par L'autre Parole dans le numéro précité). Avant cela, en France, en 1789, il y a eu *La Marche des femmes sur Versailles* et bien avant, la *Bible*, dans le livre de l'*Exode*, raconte la longue marche de libération d'un peuple. Mais qu'en est-il de la libération des femmes ? Pour tenter de nous redonner cette histoire, notre histoire, nous avons demandé à des alliées et à des membres de la collective de nous aider à approfondir notre réflexion sur la grande marche de libération des femmes. Des alliées féministes et des féministes de différentes traditions religieuses.

La première partie de ce numéro nous met sur les traces de l'*Exode*, ce livre de la *Bible* empreint de violence et aussi de la naissance d'un peuple. Les auteures nous proposent une relecture. « Partir à la recherche des personnages féminins dans le texte », nous dit Anne Létourneau, explorant « les possibilités de coalition entre femmes de divers horizons qui font ponctuellement cause commune autour d'un enjeu ». Dans *Des femmes de l'Exode à l'éveil féministe au regard de la tradition juive*, Sonia Sarah Lipsyc rappelle que dans le *Talmud* un hommage est rendu aux femmes qui vécurent l'exil, car « c'est par le mérite de ces femmes justes que nos ancêtres furent délivrés d'Égypte. » Samia Amor nous parle de *L'exil vers la terra incognita...* Les pionniers de l'exil sont Adam et Ève. « Une telle mise à distance rappelle, avec toutes les précautions de circonstance, le statut d'exilé-e matriciel-le que tout un chacun expérimente lors de la procréation. » Dans le Coran, l'exil ou *hijra* « revêt une variété de significations : spatiale, temporelle et spirituelle. » Hier comme aujourd'hui, la rencontre de l'autre peut donner ou pas les conditions pour naître autrement et ailleurs.

S'il y a les 40 ans au désert, nous avons aussi les 40 jours de Jésus au désert. Odette Mainville reprend la symbolique du désert, du chiffre 40, « un temps de formation, de maturation, d'épreuve, de purification, soit le passage d'une génération à une autre, d'un état existentiel à un autre ». Elle rappelle « l'audace » de Jésus au regard des femmes dans une société où elles se devaient d'être invisibles.

Quarante ans, c'est le mitan de la vie, « un temps fort et significatif dans la vie des humains et plus spécialement chez les femmes », nous dit Pierrette Daviau. On chemine avec elle et on suit les parallèles avec la longue marche des Hébreux, « cela ne se fait pas sans souffrance, sans peur, sans ruptures. Mais vers un renouveau, vers une vie autre et encore inconnue. »

Pour clore cette première partie intitulée : *Quarante ans, quarante jours : de la longue marche de libération des femmes à l'envoi en mission*, une réflexion de Marie Gratton sur *L'ascension de Jésus : un envoi en mission*. L'ascension comme la résurrection « sont deux facettes d'un même mystère : la glorification par le Père de la personne de Jésus. » Le message dérangent, le message révolutionnaire du Fils, le Père lui donne un sceau d'approbation. En finale, elle reprend des extraits d'une réécriture du Psaume 137 que je vous laisse découvrir dans son texte.

Dans la deuxième partie, nous avons demandé à quelques groupes qui célèbrent en 2016 un anniversaire marquant de nous parler de leur longue marche dans le temps. Monique Dumais ouvre le bal rappelant les « différentes joies » de L'autre Parole au cours des quarante dernières années. M.-Paule Lebel trace le cheminement de l'Association des religieuses pour les droits des femmes qui a trente ans. L'ancrage dans la perspective féministe est bien réel. Elle trace un portrait de femmes qui veulent « participer à la transformation des rapports inégalitaires entre les femmes et les hommes. » Mélanie Sarazin de la Fédération des femmes du Québec parle des « 50 ans de solidarités et de luttes, de découragement et de mobilisation » de l'organisme. *Relations*, écrit Élisabeth Garant, célèbre les 75 ans d'« une prise de parole forte pour la justice ». Cette parole s'adressait au départ à un lectorat catholique alors qu'aujourd'hui, elle s'est adaptée à l'univers séculier. « L'enjeu du patriarcat dans les traditions religieuses revient régulièrement. » La Charte des droits et libertés a 40 ans. Pour Martine Éloy, elle est toujours aussi nécessaire et elle résulte du « travail acharné de nombreuses personnes engagées. » Et en finale, le Comité pour les droits humains en Amérique latine (CDHAL) partage comment s'est « construit sa vision féministe à partir des luttes des femmes des Amériques contre les mécanismes d'oppression et de discrimination des communautés et des groupes sociaux ».

Bonne lecture !

Monique Hamelin
Pour le comité de rédaction

**PREMIÈRE PARTIE:
Quarante ans, quarante jours:
de la longue marche de libération des femmes
à l'envoi en mission**

LES FEMMES-FRONTIÈRES DE L'EXODE

Anne Létourneau

Est-il possible de penser *féministement* le livre de l'Exode et d'en problématiser, par la même occasion, le concept-clé de *libération* à partir duquel nombre de réflexions théologiques ont été développées ? En effet, comment penser la libération alors qu'elle s'accomplit, dans le texte, contre les Égyptiens, les Perizzites, les Cananéens, etc. ? Historiquement, les livres de l'*Exode* et de *Josué* ont d'ailleurs servi de terreau religieux aux pires violences, notamment à la colonisation, l'esclavage des Afro-américain-e-s et le génocide culturel des Premières Nations. Partir à la recherche des personnages féminins dans le texte, s'intéresser à leurs rôles dans ce récit de naissance d'un peuple, de sa sortie hors de la grande Égypte, permettra à une perspective tout à fait singulière d'émerger, afin de nuancer le rapport à la libération de ce livre biblique. Si les femmes sont nombreuses dans les quatre premiers chapitres, et le chant de Miryam, elles ne sont mentionnées clairement qu'à de rares occasions par la suite, le plus souvent pour en policer les corps et la sexualité. Les « vécus imaginaires » de ces femmes bibliques donnent à réfléchir sur plusieurs thèmes que j'aborde ici : la maternité, la violence (subie et agie), les croisements du genre et de l'ethnicité/culture dans la construction des identités et le travail des femmes au service de YHWH.

L'auteure est postdoctorante.
Temple University

Armée de mères par-delà les frontières

Mythe fortement historicisé, l'*Exode* raconte le récit d'un enfante-ment, celui du peuple d'Israël. Dans les premiers chapitres, la maternité constitue d'ailleurs une thématique centrale. Certes, les femmes ne jouent pas les premiers rôles dans l'*Exode*, mais sans elles, les esclaves israélites n'auraient pas survécu à l'ordre d'extermination du

Pharaon. Les sages-femmes des Hébreux, Shiprah et Pou'ah, les premières, osent ruser contre le commandement du roi d'Égypte en affirmant qu'elles n'ont pu éliminer les enfants mâles des femmes en travail puisque ces dernières accouchent plus (trop) vite que les Égyptiennes. On pourrait presque dire que les sages-femmes ont recours à un *essentialisme stratégique*, caractérisant les parturientes en fonction de leur « ethnologie » et de l'animalité qui y est associée. La ruse est d'autant plus efficace auprès de Pharaon qu'elle infériorise du même coup les femmes du peuple hébreu qui accouchent et se multiplient comme des bêtes¹ (Ex 1,15-22). Derrière l'insulte et le stéréotype culturel se profile tout de même la survie. Le roi d'Égypte se méfie trop peu des femmes. Par la suite, il demande à son peuple de se charger d'éliminer les nouveaux-nés mâles (v. 22). Cependant, c'est sans compter sur une série de femmes qui s'activent à maintenir en vie l'enfant qui libérera les Hébreux de leur servitude égyptienne : une femme de la tribu de Lévi – nommée Jochebed en Ex 6,20 – qui accouche d'un bel enfant qu'elle dissimule pendant trois mois avant de le déposer dans un panier calfaté de bitume et de poix, dans les roseaux au bord du Nil (Ex 2,1-3) ; la sœur du poupon qui veille sur lui (Ex 2,4) ; la fille de Pharaon, sortie se baigner avec ses compagnes, qui repêche le petit garçon dont elle devine les origines hébraïques (Ex 2,5-6). Bref, toutes les femmes du récit performant le soin associé à la maternité d'une manière ou d'une autre. Futée, la sœur du petit Moïse s'engage d'ailleurs à trouver une nourrice pour l'enfant, proposant la mère (biologique) de ce dernier pour cette tâche (Ex 2,7-8).

Si ce soin du héros n'a rien de bien subversif du point de vue des rapports sociaux de sexe — s'y reproduit le *care* (soin d'autrui), comportement attendu du genre féminin —, il est intéressant de voir s'y « détendre » les rapports ethniques et de classe entre les femmes mises en scène : Égyptiennes et Israélites, famille adoptive et biologique, maîtresses et esclaves. Toutes assurent la survie de l'enfant **ensemble**². Moïse, l'enfant tiré des eaux (Ex 2,10), survit grâce à une armée de femmes dans la maison de celui qui veut sa mort.

Cette communauté de femmes contribue par ailleurs à révéler les origines métissées de celui qui grandit dans un espace interstitiel, au carrefour des cultures. Moïse est tour à tour perçu comme un étranger par les Israélites³ (Ex 2,11-14) et comme un Égyptien par les Madiannites (Ex 2,19). Dans le récit, aux Égyptiennes et aux Israélites succè-

1. Cf. CLAASSENS, Juliana M. « Acts of Relational Care in Exodus 1-2 as Image of God's Liberating Presence », *Scriptura*, vol. 105, 2010, p. 575.

2. À ce sujet, cf. FISCHER, Irmtraud, « Les femmes subversives au début du peuple en Égypte », dans *Des femmes aux prises avec Dieu. Récits bibliques sur les débuts d'Israël*, traduit par C. Ehlinger. Paris, Cerf-Médiaspaul, p. 185-201.

3. PETTIT, David. « When the Lord Seeks to Kill Moses : Reading Exodus 4,24-26 in its Literary Context », *Journal for the Study of the Old Testament*, vol. 40,2, 2015, p. 174.

dent les femmes madianites auprès du héros, plus particulièrement Tsipporah, épouse offerte à Moïse par son père, Reuel (v. 21). Le nom du fils qui naîtra de cette union, *Gershom*, souligne d'ailleurs à grands traits le statut d'étranger (*ger*) de Moïse (v. 22). L'hybridité culturelle de Moïse s'exprime avant tout par le biais de ces relations qu'il entretient avec des femmes de diverses origines et le soin qu'elles lui prodiguent. À travers elles, se jouent la porosité des frontières, mais aussi, paradoxalement, le durcissement des identités du livre de l'Exode.

Libération et affirmation identitaire dans la violence

En effet, cette fluidité identitaire de la troupe féminine mosaïque perd du terrain dès l'instant où YHWH révèle son projet de libération, car le pays promis est déjà habité par les Cananéens, les Hittites, les Amorites, les Perizzites, les Hivites et les Jébusites (Ex 3,8). En Ex 23,27ss, le Dieu des Hébreux annonce que le territoire sera graduellement « vidé » de ces populations autochtones. Par ailleurs, bien qu'une princesse égyptienne ait permis à l'enfant Moïse de grandir à l'abri de la violence royale, aucun-e Égyptien-ne n'est épargné-e par les plaies dont YHWH accable l'Égypte : de l'eau changée en sang, aux grenouilles, sauterelles, en passant par la grêle et l'obscurité (Ex 7-11), seuls les Israélites sont sains et saufs, le sang de l'agneau sacrifié protégeant leurs maisons du *Destructeur* et inaugurant la fête de *Pessah* (Ex 12,21ss). La dernière « plaie » est particulièrement cruelle : tous les premiers-nés mâles des Égyptiens-ne-s (humains comme animaux) sont condamnés à mourir. Toutes les classes de la société sont touchées : de Pharaon à la servante derrière ses meules (Ex 11,5). Cette dernière, dont la situation est en tous points similaires à celle des Hébreux, n'a droit à aucune compassion divine. D'ailleurs, le dieu des Hébreux n'hésite pas à durcir sans cesse le cœur de Pharaon (Ex 7,3 ; 9,12 ; 10,20.27 ; 11,10 ; 14,8) face à la demande de Moïse de laisser les Hébreux quitter l'Égypte pour adorer leur dieu.

Bref, la libération dont YHWH – par l'entremise de Moïse, mais aussi d'Aaron – est le principal acteur, s'accomplit dans une violence au moins partiellement désirée et entretenue. Les Égyptien-ne-s en sont les premières victimes. Cependant, les Hébreux n'y échappent pas non plus, en raison de leurs comportements idolâtres, de leur impa-

tience et de leurs doutes face au projet divin qui les mène à errer dans le désert. Ainsi, l'épisode du veau d'or, auquel participent hommes et femmes, mène aux colères respectives de Dieu et de Moïse et à un véritable massacre parmi le peuple hébreu. Sur l'ordre de Moïse, dont la rage s'exprime dans le fait de pulvériser les deux tablettes écrites par YHWH (Ex 32,19), des milliers sont mis à mort par les Lévites (Ex 32,25-29).

Du chant à la circoncision : l'agir des femmes

Deux femmes, Miryam et Tsipporah, ont des rôles bien particuliers à jouer dans cette cristallisation « agressive » des identités. En effet, on ne peut simplement opposer le soin des mères, sœur et épouse à la violence de Moïse, Pharaon et YHWH. Les rôles de genres ne sont pas si figés qu'il n'y paraît au premier abord⁴. Après la séparation des eaux de la mer des Joncs permettant la traversée des Israélites, puis le retour des eaux décimant les Égyptiens à leur poursuite (Ex 14), deux chants célèbrent la sortie d'Égypte. Suite au chant de la mer de Moïse (Ex 15), la prophétesse Miryam, sœur d'Aaron (et de Moïse !), entonne elle aussi sa version des faits, un chant qui célèbre la noyade des Égyptiens et la victoire de Dieu : « Chantez le Seigneur, il a fait un coup d'éclat. Cheval et cavalier, en mer il les jeta » (v. 21, TOB). Les femmes l'accompagnent au rythme des tambourins et des pas de danses (v. 20). Ces femmes célèbrent la mort de l'ennemi, de l'opresseur, et leur liberté retrouvée. Le Dieu guerrier (Ex 15,3) est loué pour sa violence. Désormais nommée, la sœur rusée de Moïse performe un nouveau rôle. Le partenariat avec les femmes égyptiennes et israélites des premiers chapitres a disparu. La séparation entre ces deux peuples est consommée, prononcée dans le chant de Miryam. Tsipporah joue un rôle similaire lorsqu'elle accompagne Moïse, de retour en Égypte. Dans une péripécie des plus énigmatiques, elle sauve une vie, sans doute celle de Moïse, que Dieu tente vraisemblablement de tuer, en procédant à la circoncision de son fils (Ex 4,24-26). Elle prononce les paroles ambiguës suivantes : « oui, un époux de sang toi pour moi » (Ex 4,26). Le geste rituel participe à la fois à la trame du soin du mari et du fils et celle de la violence, à la fois accomplie (circoncision) et évitée (meurtre). L'agir culturel de la femme madianite, d'ailleurs fille de prêtre, inscrit dans la peau du fils, et par là même du père, le projet de libération que le Dieu d'Israël vient d'énoncer⁵ (Ex 3,7ss).

4. Contre l'avis de Fischer, « Les femmes subversives au début du peuple en Égypte », p. 196-198.

Les femmes de l'Exode s'avèrent être de véritable « passeuses », modulant les contacts entre l'Égypte et le peuple hébreu. Si elles ont d'abord incarné la fluidité des frontières identitaires, ce n'est plus le cas.

Dire l'identité sur le corps des femmes

Ce n'est d'ailleurs pas uniquement dans les corps, les gestes et les paroles de Miryam et de Tsipporah que s'articulent les frontières identitaires. Le projet de libération divin s'accompagne d'une dévotion/servitude⁶ qui s'exprime par le biais de codes de lois, de commandements, notamment par le biais du contrôle du corps des femmes. Alors que nombre de règles s'appliquent aux hommes comme aux femmes, certaines ont le genre féminin pour seul objet et le masculin pour sujet. L'entrée en relation avec Dieu suppose par exemple un état de pureté incompatible avec la fréquentation (sexuelle) de femmes (Ex 19,15). De même, c'est la femme du voisin qu'il faut s'abstenir de désirer (Ex 20,17) dans les commandements énoncés par Dieu. L'inverse n'est pas nommé. On discute abondamment de la femme en tant que propriété : des femmes esclaves (épouse et fille) (Ex 21,3-11) à l'épouse enceinte de l'homme libre (Ex 21,22) en passant par la jeune fille dont la virginité est perdue (Ex 22,15-16). Sont discutés les prix, les dédommagements pour les pères et les maris en fonction des « pertes de valeur » de ces femmes, de leur appropriation respective. De même, alors que les veuves ont droit au respect, d'autres femmes sont condamnées : sorcières (Ex 22,17) et femmes idolâtres appartenant aux peuples du pays de Canaan (Ex 34,16). Ainsi, bien qu'elles soient partie prenante de ce peuple guidé par Moïse dans le désert, les femmes sont non seulement peu présentes dans le livre de l'Exode, mais elles disparaissent aussi souvent comme sujets religieux pour n'être plus que propriétés, objets de convoitise, obstacles et menaces. Qu'en est-il, dès lors, de la libération pour les femmes ?

De la beauté détournée : bijoux, miroirs et sagesse d'artisans au service de YHWH

Les femmes sont pourtant des sujets religieux à part entière. On note particulièrement leur présence dans le texte lorsqu'il est question de la re-dédicace de biens matériels – bijoux, métaux et bois précieux, étoffes et autres –, surtout ceux des Égyptien-ne-s (cf. Ex 3,22 ;

5. À propos de l'identité comme signification centrale de ce petit récit énigmatique, cf. Pettit, « When the Lord Seeks to Kill Moses », p. 174.

6. *Ibid.*, p. 167.

11,2), pour la construction de la Tente de la rencontre, la confection des vêtements sacerdotaux (Ex 35,21-22) et de l'arche d'alliance du Dieu d'Israël⁷. Elles ne fournissent pas seulement les matériaux, mais aussi leur force de travail. Ainsi, les tisseuses à l'ouvrage pour le sanctuaire sont parmi les seules femmes qualifiées de « sages » dans la Bible hébraïque (Ex 35,25-26). De même, ce sont des miroirs de femmes accomplissant un mystérieux service culturel à l'entrée de la Tente qui sont employés pour fabriquer le lavoir des prêtres (Ex 38,8). Ces miroirs étaient-ils utilisés pour le culte de YHWH ou celui d'autres déesses⁸? Tout comme les bijoux réemployés, dont les associations premières étaient probablement avec les divinités égyptiennes, on peut soupçonner, avec Everhart (2004), que ces miroirs gardent la trace de cultes à des déesses. Par le biais de ces objets réorientés vers le service de YHWH, les femmes sont une fois de plus positionnées comme passeuses de savoirs et d'objets transculturels. Les artisanes font œuvre de beauté à partir de ces objets dont les significations culturelles et religieuses sont transformées, tout en conservant l'empreinte de leur passé.

Ainsi, œuvres, paroles et gestes de femmes du livre de l'Exode parlent de rencontres et d'échanges culturels et des difficultés qu'elles supposent. Retrouver ces personnages féminins dans le texte biblique permet de nuancer le rapport à la libération du livre en entier. La lecture présentée ici a permis de souligner à quel point les femmes égyptiennes, israélites et même madianites rencontrées performant des frontières culturelles, parfois poreuses, parfois rigides, dans la violence comme dans le soin maternel ou le travail d'artisanes. Cette relecture de l'*Exode* permet donc non seulement d'ouvrir des pistes de réflexion en ce qui concerne cette instrumentalisation du corps des femmes pour exprimer les frontières entre les groupes, mais aussi les possibilités d'un féminisme de coalition entre femmes de divers horizons qui font ponctuellement cause commune autour d'un enjeu – un enfant déposé aux bons soins du Nil – au-delà des rapports ethniques et de classe, offrant la promesse d'une autre libération, sans la violence et la crispation identitaires.

7. Les anneaux d'or des femmes et de leurs enfants, demandés par Aaron, serviront cependant plutôt à la conception du veau d'or (Ex 32,2). À propos des offrandes d'hommes et de femmes pour la construction de la Tente de la Rencontre, cf. aussi Ex 35,29.

8. Cf. EVERHART, Janet S. « Serving Women and Their Mirrors : A Feminist Reading of Exodus 38 :8b », *The Catholic Biblical Quarterly*, vol. 66, 2004, p. 44-54.

DES FEMMES DE L'EXODE À L'ÉVEIL FÉMINISTE AU REGARD DE LA TRADITION JUIVE

Sonia Sarah Lipsyc

Le mérite des femmes d'Israël dans la sortie d'Égypte et la traversée du désert

« Et elle prit, Myriam, la prophétesse, la sœur de Aaron, le tambourin dans sa main et toutes les femmes d'Israël la suivirent avec des danses et des tambourins ».

Ce verset de l'*Exode*, chapitre 15:20, surgit après les dix plaies, la sortie d'Égypte et surtout le passage heureux de la traversée de la mer Rouge alors que le peuple d'Israël¹ avait à ses trousses le pharaon et toute son armée.

Mais d'où ces femmes avaient-elles leurs tambourins ?! Elles ont dû sortir, comme tout le reste du peuple d'Israël, en pleine nuit, dans la hâte, sans avoir même eu le temps de laisser lever la pâte de leurs pains — c'est pourquoi les Juifs mangent du pain azyne durant les huit jours de la fête de Pâque qui célèbre justement cette sortie d'Égypte, paradigme de toute libération dans la tradition juive — et elles ont eu le temps de prendre des tambourins, objets oh combien futiles dans un moment de pagaille générale ? Imaginez six cent mille hommes auxquels s'ajoutaient les femmes, les enfants, les vieillards soit grosso modo un million et demi de personnes qui s'échappent dans la précipitation et les femmes ont eu la présence d'esprit et le temps de glisser des tambourins dans leurs besaces ?! Elles quittent l'Égypte vers le désert ou si on lit en hébreu ces deux termes dans leur étymologie, elles fuient l'oppression vers la parole. En effet, l'Égypte, *Mitsraïm*, découle du mot *tsar*, « étroitesse » et le désert, *midbar* signifie « de la parole », à titre individuel celle qui permet de s'exprimer, et à titre collectif, celle qui se révélera à tout le peuple. Et les voilà, à peine quelques heures plus tard en train de chanter et de danser... Elles ne se réjouissent pas de la mort des Égyptiens noyés dans la mer Rouge car comment leurs louanges pourraient-elles être agréées par l'Éternel dont la pitié s'étend à toutes ses créatures, mais du fait d'être saines et sauvées, elles et leurs familles.

L'auteure est directrice de ALEPH. Centre d'études Juives contemporaines au sein de la Communauté Sépharade Unifiée du Québec (CSUQ)

1. Israël désigne toujours, dans la Bible, les Hébreux c'est-à-dire les douze tribus de Jacob qui se nomme aussi Israël (*Genèse* 32:29). Il s'agit donc à la fois du peuple descendant de Jacob et du nom du pays qu'il habitera, promis à Abraham, Isaac et Jacob. Juif vient de la tribu de Juda (littéralement « remercier Dieu » voir *Genèse* 29:35), tribu puissante qui avait hérité de la souveraineté au sein du peuple d'Israël et qui résidait en Judée. Habitude a alors été prise depuis le 5^e siècle avant l'ère chrétienne, de nommer le peuple d'Israël ou les Hébreux du nom du peuple Juif (voir le *Rouleau d'Es-ther* 2:5).

Et Rachi (1040-1105), ce commentateur qui met à notre disposition la tradition orale, sans quoi le texte écrit de la Torah ou de la Bible serait illisible au regard de la tradition juive, de nous éclairer : « Les femmes justes de cette génération, assurées que le Saint Béni-Soit-Il allait accomplir des miracles, avaient emporté d'Égypte des tambourins ».

Dans la détresse d'un départ précipité, après deux cent cinquante ans d'esclavage, les femmes juives ont eu confiance en l'Éternel qui, « d'une main forte », les extirperait de l'oppression et des oppresseurs. Il ne les abandonnerait pas, les délivrerait et les mènerait, au travers du désert, sur la route de la terre d'Israël comme Il l'avait promis à Abraham, Isaac et Jacob. Cette confiance ou cette foi ou pour le dire, une fois de plus, en hébreu, cette *émouna* se traduisait par la fidélité en la croyance des promesses divines telles qu'elles avaient été transmises durant des siècles par celles et ceux qui précédèrent cette génération. C'est d'ailleurs là le sens premier de la foi dans la tradition juive, une fidélité en la croyance transmise dans les promesses d'un Créateur que l'on sait aussi être fidèle à ses engagements, tenus... tôt ou tard. Et la félicité procurée par le chant et la danse dans ce moment d'allégresse et de récompense d'une fidélité réciproque fit atteindre aux femmes un degré de clairvoyance unique. « Ce qu'une simple servante a vu à la mer Rouge, les prophètes ne l'ont pas vu » affirme encore la tradition orale juive. Et le Talmud² d'insister : « c'est par le mérite de ces femmes justes que nos ancêtres furent délivrés d'Égypte ».

Ni plus ni moins.

Cette confiance et cette persévérance ne quittèrent pas les femmes d'Israël tout le long de la traversée du désert et de ses diverses péripiéties. Elles refusèrent de participer à la confection du Veau d'or. Moïse s'était absenté pour l'une de ses visites avec le Seigneur — nous étions au quarantième jour pas encore achevé et l'impatience mêlée aux réminiscences de pratiques étrangères égara une large partie du peuple. Mais non les femmes qui ne détachèrent pas les boucles d'or de leurs oreilles pour verser dans l'idolâtrie³. Par contre, plus tard, elles donnèrent bien volontiers leurs miroirs pour l'édification du Tabernacle. Leur jugement en matière de spiritualité était juste. De même, elles ne s'associèrent ni au dénigrement de la terre

2. Le *Talmud de Babylone* est la retranscription majeure de la tradition orale sur le texte biblique; il s'est clos au 6^e siècle de notre ère.

3. L'exégèse rabbinique lit ainsi le verset qui suit «Tout le peuple (sous entendu les hommes) enlevèrent les anneaux d'or qui étaient à leurs oreilles (et non à celles des femmes qui le refusèrent). Voir notamment Chapitres de Rabbi Eliezer 45.

d'Israël au retour des explorateurs ni au découragement général des hommes à ce sujet. Là aussi, leur fidélité aux promesses divines et la connaissance qui l'accompagne ne furent pas prises en défaut ; c'est pourquoi contrairement à la génération des hommes qui sortirent d'Égypte et périrent tous, à quelques exceptions près, dans le désert — elles survécurent en majorité à cette traversée. Là où les uns étaient encore rivés à une mentalité d'esclaves — elles, s'essayaient avec confiance à l'apprentissage de la libération, du désert à la conquête du pays promis.

Leur comportement, à titre collectif, fut exemplaire.

Mieux encore, toute cette histoire n'aurait pas été possible si une femme, Myriam, ne s'était pas impliquée avec courage dans la lutte pour la Rédemption.

Myriam, prophétesse et guide⁴

Sage-femme, elle refuse, avec sa mère Yocheved, d'exécuter l'ordre infâme du Pharaon, c'est-à-dire de tuer les nouveau-nés mâles des Hébreux. Elle est, selon la tradition orale, celle qui adjure son père Amram, leader de sa génération, de retourner vers son épouse alors qu'il s'en était détourné de peur d'engendrer un garçon. Elle lui fait remarquer que son attitude est encore plus meurtrière que celle du souverain d'Égypte puisqu'il refuserait même d'engendrer des filles. Par là, elle signifiait aussi que l'espérance et la confiance du peuple juif doivent transcender les décrets antisémites... Elle prédit d'ailleurs, alors qu'elle n'était que la sœur de Aaron, « que sa mère enfanterait un fils qui sauvera Israël ». En quelque sorte, Moïse lui doit sa naissance... Elle est aussi celle qui, guettant la nacelle dans laquelle Moïse a été déposé sur le Nil, se précipite lorsque Bitya, la fille de Pharaon le trouve et l'adopte. Elle propose alors à cette dernière de trouver une nourrice pour l'enfant qui ne sera nulle autre que la mère de Moïse.

Myriam enseigne également la Torah aux femmes d'Israël. Et elle est considérée avec ses frères Moïse et Aaron, comme **l'une des guides** de sa génération.

C'est pourquoi les féministes ont introduit la coupe d'eau de Myriam dans le rituel de la célébration de la Pâque juive au cours du *seder*, la

4. Pour les sources de ce paragraphe, je renvoie à mon article « La coupe de Myriam au cours du rituel de la fête de Pesah (Pâque) » dans *Judaïsmes et Questions de société* (<http://judaïsmes.canalblog.com>), 22.04.2012.

première nuit de la fête, lorsque les Juifs se racontent la sortie d'Égypte relatée dans le livre de l'*Exode* et reprise au travers du récit de la *Haggadah* de Pâque, livre d'usage pour cette fête. La coupe d'eau souligne l'importance de Myriam dans l'histoire de la libération des Hébreux en Égypte, et au cours de la traversée du désert, en faisant allusion, bien sûr, au « **puits de Myriam** » grâce à qui dans l'identité narrative de la tradition juive, le peuple juif put se désaltérer durant presque quarante ans. Au-delà de la dimension vitale que représente l'eau, ici dispensée grâce au mérite d'une femme, le puits revêt un aspect mystique dans l'exégèse rabbinique et kabbalistique. Les sources cachées d'une connaissance mise à jour. D'ailleurs, Myriam, la prophétesse, nommée en tant que telle dans la *Bible* est recensée dans le *Talmud* comme **l'une des huit prophétesses** du peuple d'Israël.

Du désert à nos jours

Le raccourci entre cet espace et notre temps peut sembler saisissant, mais la sortie d'Égypte, rappelée chaque chabbat, au cours du *kid-douch*, cette sanctification sur le vin et le pain, souligne l'importance de cet évènement. De surcroît, comme nous l'avons relevé, toute une fête, celle de Pâque lui est consacrée. Il s'agit donc du paradigme de la libération, par excellence, dans lequel le rôle des femmes, à l'échelle individuelle et collective, est largement mis en valeur par la tradition juive. Mais est-ce suffisant ? En effet, cet accent doit éviter le piège d'une apologie qui se réfugiant dans le passé verrouillerait le présent. Pour avoir été, ce ne serait plus ? Au contraire, pour avoir été, cela sera encore ! À l'instar de Myriam ou d'autres figures bibliques comme Déborah, la prophétesse, ou talmudiques comme Brourya l'érudite, les femmes peuvent et devraient être à l'intérieur du judaïsme, des guides, des magistrates, des talmudistes. Ce sont des avancées auxquelles on assiste dans le monde juif contemporain, depuis quelques décades, tous courants confondus.

Cette génération de l'exode et ces personnages exemplaires ne doivent pas apparaître comme des exceptions et d'autres figures de femmes occultées sont encore à découvrir.

Mais il faut rester attentif/ves, car cet éveil féministe et ses conséquences dans la réalité sociétale sont récents. Cela prend plus de qua-

rante ans, à peine deux générations, pour inscrire ces évolutions dans la durée.

Et il en est ainsi de toute avancée dans l'acceptation de l'autre, qu'il soit différent par sa couleur, sa religion, son orientation affective ou sexuelle. La vigilance reste de mise ou pour paraphraser Caïn, pris en flagrant délit de fratricide et qui s'exclama « Suis-je le gardien de mon frère ? » (*Genèse 4:9*)... Nous répondrons, oui nous sommes les gardiennes de nos sœurs et de leur héritage. De cette sororité se construira une fraternité et une sororité entre les traditions et les peuples. Telles sont, à mon cœur, les leçons raisonnées de ces quarante ans.

Les citations de la tradition juive proviennent des sources suivantes :

Rachi sur *Exode 15:2* et *22* rapportant à chaque fois le *Midrach Mekhilta* sur ces versets.

Exode 6:1, Traité *Sotah 11b* du *Talmud de Babylone* ; *Chapitres du Rabbi Eliezer* chap. 45 et *Midrach Hagadol sur Exode 32:2 et 3* ; *Exode Rabba 48 ; 7* sur *Exode 35 ; 22* ; *Midrach Tanhouma* sur *Exode 38:8*.

L'EXIL VERS LA *TERRA INCOGNITA* : DE LA *HIJRA* EN ISLAM À *EL GHORBA* CONTEMPORAINE

Samia Amor

« Nous sommes tous des étrangers sur cette terre.
Depuis son envoi, Adam est étranger sur cette terre
où il a élu domicile d'une façon passagère, en attendant
de pouvoir revenir sur son Éden premier »
(Darwich, 1997 :18)

L'auteure est doctorante en droit. Faculté de droit de l'Université de Montréal
--

La thématique de l'exil évoque autant le déracinement, la mobilité vivante, le déplacement géographique que la contrainte. On peut se mettre hors de chez soi et quitter son pays, sa famille, ses ami-e-s, ses repères identitaires et linguistiques de manière volontaire. Mais, on peut, également, être mis hors de chez soi sous les contraintes politiques et économiques. Cependant, quelle que soit la motivation exilique, la déterritorialisation s'accompagne, de manière implicite ou manifeste, d'un travail incessant de deuil. Le retour se révèle, parfois, de l'ordre de l'improbable. On peut se le figurer, à partir du texte coranique évoquant le rejet d'Adam et Ève du paradis.

Et Nous dîmes « Ô Adam ! Habite le paradis, ton épouse et toi et nourrissez-vous-en de partout et à votre guise ; mais n'approchez pas de l'arbre que voici, sinon vous seriez du nombre des injustes ». Peu de temps après, Satan les fit glisser de là et les fit sortir du lieu où ils étaient. Et Nous dîmes : « Descendez (du paradis) ; ennemis les uns des autres. Et pour vous il y aura une demeure sur la terre, et un usufruit pour un temps. Puis Adam reçut de son Seigneur des paroles, et Dieu agréa son repentir car c'est Lui certes, l'Accueillant au repentir, le Miséricordieux. » (Coran 2 : 35-37)

Ce modèle originel du couple ou paire asexuée, peut être perçu comme le pionnier de l'exil. Leur éviction du paradis en inaugure l'idée en les exposant à devenir les premiers exilés de l'Éden de paix et de la Proximité divine. Une telle mise à distance rappelle, avec toutes les précautions de circonstance, le statut d'exilé-e matriciel-le que tout un chacun expérimente lors de la procréation. La rupture des eaux et l'enfantement déclenchent la démarche de détachement

d'avec la génitrice. Ce qui constitue un moment inaugural de la démarche ultérieure de la subjectivité et de l'altérité.

Cette mise en perspective nous dirige vers l'appréhension de l'exil ou *hijra* dans le Coran. La notion traverse le texte et se dégage des passages historiques de certain-e-s prophète-sse-s (Ibrahim, Noé, Moïse, Marie et Mohammed). Dans ce contexte, la référence à l'exil revêt une variété de significations : spatiale, temporelle et spirituelle. Ce qui renvoie à une dualité, extérieur/intérieur orientée vers le monde social et vers l'univers individuel. Partant de ce prisme, trois variations seront privilégiées. La première présente l'exil intérieur ou sédentaire, qui consiste pour Mohammed à trouver refuge en Dieu. La seconde aborde l'exil extérieur ou géographique pratiqué par le prophète lors de son départ de la Mecque. Et finalement, l'exil fondateur de la lignée des musulman-e-s. Pour conclure avec un point de vue féministe de l'exil (*el ghorba*¹) en tant que possibilité de questionnements de son identité.

L'exil intérieur ou le rapprochement avec Dieu

Dans la version coranique, l'annonciation reçue par Maryam s'accompagne d'un exil d'avec sa famille (Coran 19 : 16-17), d'un jeûne et d'un silence (Coran 19 : 26). Le même schéma se reproduit pour Zakarie avec l'annonce de la venue de Yahia (Jean). Le signe de son accomplissement s'accompagne d'une aphasie de trois jours au cours de laquelle Zakarie ne pourra communiquer avec son entourage (Coran 3 : 41). Dans l'un et l'autre cas, l'exil se manifeste par une mise à distance par rapport au jeu social. Ce qui engage à un élargissement et à un englobement de la vision et à un affinement de l'écoute.

Un tel isolement se retrouve dans la solitude volontaire que s'impose Mohammed. Les retraites introspectives et ontologiques dans la grotte de Hira, sur le mont Nour situé à quelques kilomètres de la Mecque, lui permettent de méditer. La mise à distance d'avec la société mecquoise dans laquelle il vit lui offre la possibilité d'observer un écart. Celui entre une vision, toute préprophétique, d'une société juste et une réalité inégalitaire organisée autour de privilèges matériels et d'alliances tribales. Cet exil intérieur conduit à trouver Dieu, à orienter sa conscience vers l'acceptation de la présence divine, à se

1. L'exil prend cette terminologie dans la langue algérienne. Sayad a conceptualisé le terme en faisant ressortir sa logique traditionnelle et sa vision idéalisée. En fait, l'exilé vit une tension entre une triple vérité de l'exil au sens traditionnel (obscurité, éloignement et isolement ; frayeur ; égarement) et une illusion (émancipation, bonheur). Il en résulte une conception d'*el ghorba* comme « un mécanisme selon lequel se reproduit l'émigration et dans laquelle l'expérience aliénée et mystifiée de l'émigration remplit une fonction essentielle », celle de l'exercice d'une nécessité économique : Abdelmalek Sayad conceptualise cette forme d'exil pour : Abdelmalek SAYAD « El ghorba : le mécanisme de reproduction de l'émigration », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 1, n° 2, 1975, p. 50-66.

laisser guider et accompagner par Lui.

Ce déplacement sédentaire rappelle la quête du Dieu Unique, entreprise par Ibrahim, à travers le questionnement de l'univers. Ce mouvement immanent détaché de toute contingence répond par une recherche, à une élévation vers la transcendance. Cet exil intérieur manifeste un acte de foi, partagé par Mohammed et Ibrahim. Il s'érige en un modèle d'un retour sur soi afin de mieux s'abandonner (sens du mot islam) en Dieu. Ce qui fait voir que l'exil consiste en une démarche qui mène à soi, pour mieux ouvrir sa pensée... vers l'autre.

L'exil extérieur ou la distance spatiale

Et tout comme Ibrahim et Moïse, Mohammed prend le chemin de l'éloignement géographique. Ibrahim quitte, sans perspective de retour, sa terre natale, en compagnie de sa famille. Moïse fait sortir le peuple d'Israël de l'Égypte pour le diriger vers la terre promise. La même radicalité figure dans le périple effectué par Mohammed, depuis la Mecque jusqu'à Médine. Il sera enterré dans sa terre d'asile.

L'exil en islam réfère à deux moments historiques. Le premier s'effectue, en 615, à la demande du prophète, par un groupe de croyants vers l'Abyssinie chrétienne. Celle-ci représente la terre d'accueil pour les premiers réfugiés de la foi. Fuyant les persécutions des tribus de la Mecque, ce groupe pouvait bénéficier de la protection du Negus, reconnu comme une personne juste et bienveillante. Le second exode s'effectue en 622 par Mohammed en compagnie de quelques partisans afin de s'éloigner des oppressions de la tribu mecquoise de Quoraish.

Et dans l'exemple Mohammed, la date de départ de la Mecque manifeste un défi historique à la liberté de conscience. Par loyauté au prophète, et envers le message apporté, ces exilés abandonnent biens, lieux familiers et familles pour disposer de la possibilité de pratiquer leur foi en dehors des persécutions des habitants d'une ville (Mecque) païenne. L'éloignement de cette dernière pour aller vers Yathrib (ou Médine ou *madinat al nabi* : la ville du prophète) revêt les formes d'un exil au nom de la foi. L'insertion dans cette ville, l'entraide et la fraternisation avec ses habitants correspondent au moment fondateur de la *umma*. Cette notion se comprend, alors, au sens spirituel d'unité de croyant-e-s, uni-e-s autour d'un enracinement

dans une foi commune et fédératrice. Et ce, à l'opposé de l'organisation tribale antérieure caractérisée par les liens de sang ou d'alliance. Cette communauté émergente, indépendamment de sa diversité sociale, économique et ethnique, se structure, en unité, autour d'une unité, le *tawhid*, c'est-à-dire la foi en un Dieu unique. Elle manifeste une rupture avec la société de départ, ses mœurs, ses pratiques et ses valeurs.

Cet exil marque également le début de l'ère du calendrier musulman (hégirien).

Les enseignements tirés de la *hijra* spatiale se rattachent à la mise en pratique d'une liberté de conscience, à l'atteinte d'un lieu sécuritaire après la traversée du désert (Médine) et la découverte d'une société plurielle (présence de tribus chrétiennes et juives). Le défi pour ces premiers musulmans, et pour tout musulman qui émigre dans un autre espace, est de trouver l'équilibre entre son mode de vie, les valeurs qu'il véhicule, et une adaptation à de nouveaux schèmes pour mettre en place des rapports harmonieux avec les différents groupes sociaux.

Les vécus de Mohammed, d'Ibrahim et de Moïse, manifestent un exemple d'un arrachement à des lieux familiers et incitent à voir l'exil comme un état transitoire, une sorte d'entre-deux, qui mobilisent ce qui fût et ce qui sera. Dans le cas de ces prophètes, il constitue le moment d'articulation entre deux modes d'existence, l'un païen et l'autre monothéiste. Avec l'exil extérieur, le pays de destination offre un refuge et il formule l'espoir de conduire au salut. De manière contemporaine, l'exil pourrait, avec le temps et l'adaptation, s'estomper en tant que sentiment, pour déployer une capacité et des stratégies d'adaptation.

L'exil désertique ou la descendance d'Ibrahim

Cet exil particulier se rattache Hajar, la seconde épouse d'Ibrahim. Elle représente, à travers son fils Ismaël, le lien entre les figures d'Ibrahim et celle de Mohammed. Le Coran ne relate par son histoire, même si celle d'Ismaël émaille le texte sacré. Elle se dégage plutôt d'une hagiographie inspirée des récits bibliques.

Ismaël est considéré comme l'ancêtre des musulmans. Celui qui accompagne son père dans l'accomplissement des prescriptions divines. Une fois pour bâtir le temple de la Mecque (Coran : 2 : 125-127) et une autre fois, pour servir d'holocauste (Coran 37 : 99). À cet égard, le verset coranique mentionne le dialogue entre le père et le fils sous la forme de la consultation du fils et en termes de confiance de ce dernier :

« Ô mon fils, je me vois en songe en train de t'immoler. Vois donc ce que tu en penses ? » « Ô mon cher père, fais ce qui t'est commandé : tu me trouveras, s'il plaît à Dieu, du nombre des endurants. » (37 : 99)

Ismaël est le Premier fils qu'Ibrahim eut avec Hagar, décrite tantôt comme esclave de Sara la première épouse stérile, tantôt comme princesse égyptienne. La naissance d'Ismaël exacerba l'animosité de Sara envers Hagar. Elle demande à son époux de l'éloigner, elle et son fils Ismaël. Abandonnés dans le désert près de la vallée aride de la Mecque, ils auraient pu mourir d'inanition, lorsqu'une source d'eau jaillit du sable sous l'effet du creusement par le pied de l'enfant. Pour éviter sa dispersion dans le désert, Hagar se serait adressée à la source, en évoquant les mots « zemzem », c'est-à-dire « calmement, calmement ».

Il ressort de cette histoire que le désert de la Mecque a abrité la descendance d'Ibrahim, en la personne d'Ismaël. Que Mohammed relève de la descendance de celui-ci, selon la prière du patriarche :

*Et quand Ibrahim et Ismaël élevaient les assises de la Maison :
« Ô notre Seigneur accepte ceci de notre part ! Car c'est Toi l'Audient, l'Omniscient.*

Notre Seigneur ! Fais de nous Tes Soumis, et de notre descendance une communauté soumise à Toi. Et montre-nous nos rites et accepte de nous le repentir. Car c'est Toi, certes l'Accueillant au repentir, le Miséricordieux.

*Notre Seigneur ! Envoie l'un des leurs comme messenger parmi eux, pour leur réciter Tes versets, leur enseigner le Livre et la Sagesse, et les purifier. Car c'est Toi certes, le Puissant, le Sage. »
(Coran 2 : 126-129)*

Hajar en arabe signifie l'exil, mais la mère d'Ismaël a également servi de lien de rattachement à des descendance successive jusqu'à la naissance de Mohammed. Ainsi, la trajectoire d'exil de cette famille monoparentale assure une continuité de la lignée. Elle permet de saisir que le départ peut contenir une part de fécondité. Comme peut l'être l'expérience contemporaine d'*el ghorba*.

En conclusion

El ghorba marque la rupture avec la terre natale, premier lieu et lien d'une intimité exclusive. Elle creuse la distance avec la famille, les ami-e-s, des lieux familiers et la langue. Dès lors, la déterritorialisation, forcée ou consentie, se vit comme une fracture avec ce qui est connu, vécu et mémorisé. Parfois, ce sentiment de dislocation provoque une situation anxieuse du fait de l'incomplétude. L'identité collective se poursuit dans une transmission dans laquelle on ne fait pas partie. On peut aspirer à une substitution, improvisée au gré du périple, dans un lieu inconnu où la nostalgie se mêle à l'espoir. Et on vit, alors dans un exil dédoublé : par rapport à son pays d'origine et de son pays présent. Un tel état peut ouvrir sur une idéalisation du passé. Mais également sur une nouvelle quête : l'appropriation de sa pluralité (linguistique, ethnique, culturelle, identitaire).

À cet égard, le déplacement physique (hors de son milieu) stimule un questionnement sur soi (en dedans de son intimité). De manière complémentaire, l'un et l'autre cheminent sur un parcours les conduisant vers un ailleurs, cette *terra incognita*. Physique ou psychique, ces espaces extérieur et intérieur, mélangent distance avec ce là-bas et proximité avec l'ici-même. Avec pour résultat la perception de la rupture, *el ghorba*, moins comme une amnésie que comme une mémoire émaillée d'un nouveau regard sur soi, sur les sociétés de départ et d'arrivée.

C'est ainsi que le déplacement sans crainte de déréliction ne s'accompagne pas de repli. Il convie, qu'on le veuille ou non, au déploiement de nouvelles subjectivations, à la reconfiguration des repères identitaires en cohésion avec une mutation de l'identité antérieure. La rencontre de l'altérité, dans ses formes hétérogènes et la découverte de sa pluralité contribuent à n'être (naître) qu'autrement et ailleurs. Une situation familière à notre époque contemporaine :

« qui se caractérise par une situation de conflit moderne, par une tendance impérialiste et les ambitions quasi théologiques de dirigeants totalitaires, est en effet l'époque des réfugiés, des déplacements de populations, de l'immigration massive » (Saïd, 2008 : 242)

Et l'afflux des réfugiés syriens dément, à peine, une telle assertion. Sans préparation, en précipitation, et sans « construction d'un chez-soi portable » (Benslama, 2 : 127), ces personnes sont destinées à poursuivre leur histoire morcelée, à vivre leur *ghorba*.

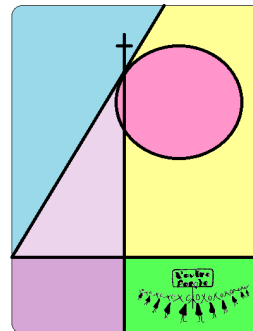
Bibliographie

BENSLAMA, F., *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*, Paris, Flammarion, 2004, 334 pages

DARWICH, M., *La Palestine comme métaphore*, Entretiens, trad. arabe Elias Sanbar et hébreu Simone Bitton, Arles, Actes Sud, 1997, 191 pages

SAID, E.W., *Réflexions sur l'exil et autres essais*, trad. Charlotte Woillez, Paris, Actes Sud, 2008, 768 pages

SAYAD, A., « El ghorba : le mécanisme de reproduction de l'émigration », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 1, n° 2, 1975, p. 50-66.



Odette Mainville

Jésus était allé entendre Jean, le Baptiste, et il avait été saisi par son message. Un message dénonciateur des inégalités et des injustices, qui plaçait en aval de toute pratique religieuse le respect et la dignité de l'être humain. Un message d'ailleurs inscrit dans le droit fil des exhortations des prophètes de la tradition juive. Jésus avait aimé les enseignements de Jean au point de s'en faire le disciple ; ce qu'il avait publiquement signifié en se faisant baptiser par lui.

L'auteure est
professeure retraitée.
Faculté de théologie et de
sciences des religions,
Université de Montréal

Jésus était ensuite revenu dans sa Galilée natale afin d'y initier sa propre mission. Mais selon les évangiles¹, avant de s'y adonner pleinement, il s'accorda d'abord un temps de réflexion d'une durée de quarante jours en se retirant au désert ; un endroit où, précise-t-on, il a subi les assauts de Satan. Les événements relatés se veulent évidemment un tableau imagé de la période préparatoire à son entrée en scène. Il convient donc d'en décoder le message au-delà de la littéralité narrative, et pour ce faire, de mettre en lumière la valeur des symboles qui tissent les récits.

1. Mc 1,12-13; Mt 4,1-11;
Lc 4,1-13.

Tout d'abord, *la symbolique du désert*. Lieu de désolation, espace vide où, paradoxalement, s'affrontent les forces du bien et du mal, lieu à l'abri des sollicitations du quotidien, et de ce fait propice aux remises en question ; lieu de dépouillement favorable à la rencontre avec Dieu, le désert se fait alors creuset où les choix de vie se redéfinissent et se restructurent dans des formes nouvelles, souvent radicalement neuves.

Quant *au chiffre 40*, fréquemment utilisé dans la Bible, il représente soit un temps de formation, de maturation, d'épreuve, de purification, soit le passage d'une génération à une autre, d'un état existentiel à un autre ; une traversée au sortir de laquelle les humains impliqués se retrouvent transformés. On voit alors la pertinence de l'utilisation concomitante des deux symboliques, *désert* et *chiffre 40*, pour marquer la période préparatoire de Jésus à sa mission.

Quoiqu'il en soit de l'authenticité de son séjour de quarante jours au

désert, on ne peut douter que Jésus se soit accordé une sérieuse période de réflexion avant de s'engager sans réserve dans la cause humaine, qui devait lui coûter la vie. Une période, délimitée par **un avant** et **un après**, si transformatrice qu'il devenait pertinent de la placer sous la bannière des grands symboles bibliques du désert et du chiffre 40.

Un avant

Le parcours de Jésus, jusqu'à sa rencontre avec Jean, s'inscrit dans le sillage de la religion juive, fort structurée tant du point de vue scripturaire qu'éthique et liturgique. Toutes les facettes de l'existence du Juif étaient codifiées dans la Loi et son quotidien était réglé au quart de tour. La Loi régissait effectivement tout : comment s'acquitter des obligations cultuelles ; comment prier ; comment manger ; comment jeûner ; comment respecter les règles de pureté ; comment se comporter envers les étrangers ; et tous les 'comment' imaginables qui réglaient sa vie. Et parmi ces 'comment', il y avait évidemment ceux concernant la femme, son statut et ses rapports avec son entourage et avec le monde extérieur.

Ainsi Jésus avait-il pu observer tout l'espace accordé par les autorités juives à l'observance intégrale de la Loi, au point de n'en plus laisser à l'autonomie individuelle. Une observance obsessive qui pouvait même avoir préséance sur des initiatives humanitaires aussi élémentaires que de soigner un malade le jour du sabbat. L'être humain était donc au service de la Loi et non l'inverse.

Mais il arrive que le pouvoir corrompe. Ce qui, malheureusement, s'avéra au sein même des têtes dirigeantes du peuple juif, dont le gouvernement s'exerçait à partir de la prestigieuse institution du Temple de Jérusalem. Dans le Temple siégeait effectivement le Sanhédrin, grand Conseil formé de soixante-dix membres à la tête duquel régnait le Grand-Prêtre, nommé par l'occupant romain. De ce lieu « saint » émanaient donc abus et malversations dont le peuple était inévitablement affligé. Or, comme la longévité du mandat du Grand-Prêtre dépendait grandement de sa collaboration avec le pouvoir étranger, lequel n'hésitait pas à le déposer s'il se montrait le moins rétif, connivences et collusions entre les deux paliers du pouvoir devenaient alors monnaie courante.

Le pouvoir judiciaire juif s'exerçait également à l'intérieur du Temple. C'est bel et bien dans le Temple que le Sanhédrin prit la décision d'exécuter Jésus. Mais c'est encore dans le Temple que s'opérait la gestion du Trésor. On y encaissait des sommes colossales provenant des lourds impôts et des taxes prélevés tout autant des Juifs de la diaspora que ceux habitant le territoire palestinien. Et bien sûr, le peuple devait également absorber les taxes et impôts exigés par Rome.

Ce tableau à grands traits brossé permet d'entrevoir l'impact de cette gouvernance bicéphale sur les habitants du pays de Jésus. Un véritable climat d'oppression pesait sur eux, et ce, avec une intensité accrue sur les marginalisés de la société et de la religion, plus particulièrement sur les femmes, déjà défavorisées de par leur statut. Un statut qui faisait d'elles d'éternelles mineures du berceau à la tombe, toujours sous la tutelle d'hommes, pères, maris ou fils. Soustraites de la vie publique, elles ne pouvaient sortir en ville sans avoir le visage voilé ; et bien sûr, elles ne pouvaient adresser la parole à un homme en public. Elles n'avaient pas droit à l'instruction, ni de gagner de l'argent. Ainsi prisonnières de leur condition, elles n'avaient de véritable reconnaissance que dans la maternité ; d'où le drame de la femme stérile.

C'est sur ce fond de scène qu'a dû s'élaborer la réflexion de Jésus et qu'ont dû se dessiner ses options avant qu'il ne se lançât dans la mêlée. On peut imaginer cependant ce qu'il lui en a fallu de courage et de détermination pour affronter un système millénaire, quasi infrangible. Et si on veut encore décrypter la symbolique de l'assaut de Satan, on peut supposer que la nature réelle de la tentation à laquelle Jésus fut confronté a pu être celle de renoncer à la folle aventure de s'attaquer à ce rocher que représentait le système en place et de poursuivre paisiblement son humble métier de charpentier.

Un après

À l'instar de son maître, Jean, le Baptiste, Jésus choisit donc d'accorder priorité à la justice sociale, avec la ferme volonté de redonner à l'être humain toute sa dignité². Voici quelques exemples probants à cet effet : il guérit les infirmes et les malades dont les conditions étaient imputées à leurs propres fautes morales ou à celles de leurs

2. Comparer les orientations sociales de la prédication de Jean (Lc 3,10-14) et celle de Jésus (Mt 25,31-40).

parents ; il fréquente les étrangers considérés comme impurs par sa religion ; il s'attable avec les pécheurs bien que l'interdise la Loi ; il cite en exemple de généreux Samaritains ardemment méprisés par les Juifs ; il intègre dans son groupe un publicain, membre d'une catégorie inscrite sur la liste noire ; et un zélate, issu d'un groupe d'insoumis qui sèment la terreur au sein du peuple. Et tant d'autres choix et attitudes qui le rendaient complètement indigne de s'adresser aux défenseurs de l'orthodoxie et surtout, de se présenter comme légitime interlocuteur des autorités juives.

De toutes ces prises de position de Jésus, qui ont vraisemblablement germé au fil de ses « quarante jours au désert », nulle n'égalait cependant, en termes d'audace, celle à l'endroit des femmes. De toutes ses prises de décision d'établir l'équité dans les relations humaines, la plus inouïe, la plus 'irréaliste' dans la société de l'époque, fut sans contredit celle de reconnaître en la femme un être égal à l'homme et d'entreprendre de lui accorder des droits et des privilèges équivalents. Son attitude à l'égard de ces « éternelles mineures » n'était rien de moins qu'un renversement inimaginable à l'époque. Oui, Jésus a définitivement reconnu la femme comme égale de l'homme et il a orienté ses interventions en vue de la libérer du joug de la domination masculine.

Jésus s'est attaqué, en effet, à de multiples situations aliénantes des femmes et a posé des gestes allant complètement à l'encontre des prescriptions de la Loi. Pensons seulement à ces deux femmes, ses amies, qu'il visite dans leur maison, en l'absence de leur frère, Lazare. L'une d'elles, Marthe, s'affaire à la préparation du repas, tandis que l'autre, Marie, s'accroupit aux pieds de Jésus. Que l'on ne se méprenne ! La position de Marie n'en est pas d'abord une d'humilité, mais bien d'écoute ; celle du disciple qui reçoit l'enseignement du maître. Quoi ! Jésus aurait donc reconnu à la femme le droit à l'instruction ? Tout en sachant pertinemment que l'instruction crée une ouverture sur le monde ; que l'instruction doit rejaillir sur la société et se redonner en bénéfices pour elle ; que l'instruction confère des pouvoirs.

Pensons encore à cette femme passible de lapidation pour cause d'adultère ; car en cas d'adultère, seule la femme était condamnée à la mort... comme si elle pouvait commettre l'adultère seule. Dans ce

cas précis, simplement par ses paroles et son attitude envers elle, Jésus dénonce une situation d'iniquité et rétablit un équilibre entre les genres. Que dire de cette femme étiquetée de pécheresse³ par qui il se laisse toucher — outrage suprême à la condition masculine ! — en présence d'un pharisien, par-dessus le marché ! Cette femme que, d'ailleurs, Jésus finira même par citer en exemple à son hôte, Simon. Et que dire de cette femme affligée de perte sanguine, dont le seul fait d'entrer en contact avec elle rendait impur, à qui Jésus rend la possibilité d'avoir une vie conjugale normale, tout en l'affranchissant de l'humiliation d'être ostracisée. Et encore, ce groupe de femmes qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée jusqu'à Jérusalem⁴ ? Sans la présence de leurs maris ! *Suivre* n'est-il le verbe habituellement utilisé pour marquer précisément le statut de disciple ? On ne réfléchit peut-être pas suffisamment au portrait d'ensemble qu'offre le spectacle de ces femmes, non accompagnées de *leurs hommes*, suivant un maître sur une route aussi longue que celle de la Galilée à la Judée. On ne réalise pas tout le travail d'appropriation et d'éducation, dissimulé derrière la brièveté des récits évangéliques, de la part de Jésus, pour en arriver à convaincre ses disciples masculins, et même les femmes, qu'il était légitime et souhaitable que ces dernières acquièrent une telle autonomie. Sans compter le rôle de leadership qui est attribué à Marie de Magdala. Et que dire encore des rôles majeurs attribués aux femmes au sein des récits entourant la naissance de Jésus (Lc 1-2) et les tristes événements liés à sa mort ?

Tant de libérations de femmes occultées, voire étouffées, par la tradition chrétienne !

Conclusion

Le nombre de femmes qui se retrouvent dans les évangiles est incroyable dans une société où elles se devaient d'être invisibles. C'est pourtant une indéniable réalité. Deux critères d'historicité plaident en faveur de l'authenticité de cette place immense que Jésus leur a accordée : celui de l'attestation multiple et celui de l'embaras. Les actions de Jésus en faveur des femmes sont partout attestées dans les évangiles et cela, dans une diversité inouïe de situations. Mais plus encore, cette attitude féministe de Jésus avait de quoi placer ses disciples dans des situations les plus embarrassantes. Or, si les évangé-

3. Lc 7,36-50. À noter que, contrairement à ce que la tradition a toujours véhiculé, ladite pécheresse, d'ailleurs jamais nommée, n'est pas Marie de Magdala. La confusion vient du fait qu'immédiatement après l'épisode chez Simon, le texte de Luc enchaîne en présentant « Marie de Magdala dont étaient sortis sept démons » (8,3). Or, il faut distinguer les démons de Satan : les premiers sont les causes de maladies et d'infirmités, alors que le second est incitateur au mal moral. Que Marie fût sous le joug de sept démons peut signifier qu'elle était atteinte d'une maladie totalement envahissante, le chiffre sept signifiant la globalité.

4. Lc 8,2-3; 23,55.

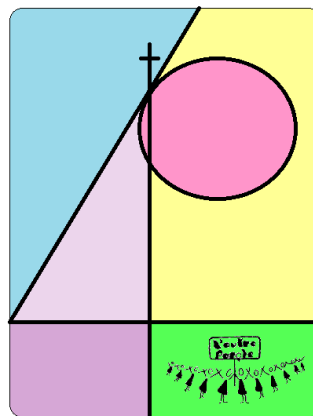
listes avaient pu gommer ces scènes de leurs écrits, il n'aurait pas manqué de le faire. D'autant plus qu'au tournant du premier siècle, quand les églises maison s'ouvrent progressivement à une plus grande intégration sociale, quand elles s'institutionnalisent, alors qu'elles prennent de plus en plus les couleurs des sociétés ambiantes, on constate alors une fermeture à l'égard des femmes que l'on renvoie à leur condition de soumission⁵. Une fermeture qui se conforme effectivement aux exigences des sociétés où l'Église connaît son expansion.

Toutes les interventions libératrices de Jésus à l'égard des femmes étaient embryonnaires, pourrions-nous dire. Aurait-il pu en être autrement dans le si court laps de temps qu'a duré sa mission et dans une société complètement fermée à de telles idées si radicalement novatrices ? Mais un embryon n'est-il pas destiné à se développer pour atteindre la complétude de son être ? Ne contient-il pas en germe tout ce qu'il faut pour y arriver ?

Jésus avait jeté une semence incroyable qui aurait dû changer totalement le destin des femmes à l'intérieur de l'histoire de l'Église. Pourtant tout au cours des vingt siècles de christianisme, l'Église a été et demeure le fief des hommes. On n'a jamais cessé de nier aux femmes des droits élémentaires à l'intérieur de l'Institution. On a légitimé ces comportements par toutes sortes d'artifices, tout à fait dénués de fondement théologique, avec le culot de brandir l'argument de la fidélité à Jésus pour les justifier.

Quelle trahison !

5. Voir Ép 3,21-24. À noter que l'épître aux Éphésiens, bien que placée sous le patronyme de Paul, n'est pas de lui. Elle pourrait même avoir été écrite quelques décennies après la mort de Paul.



Pierrette Daviau

Avoir quarante ans est souvent considéré comme un temps fort et significatif dans la vie des humains et plus spécialement chez les femmes. Ce temps, souvent appelé mitan de la vie, crise existentielle, recherche de son identité, âge mûr, etc. correspond souvent à un besoin de changement, à une insatisfaction de vie¹. Chez certaines femmes, cette période s'accompagne d'une réelle saturation quant aux divers rôles joués dans la famille, au travail et dans la société. Pour d'autres, ce temps se présente comme une opportunité de vivre autre chose, de réaliser leurs rêves de jeunesse, de se libérer de diverses contraintes professionnelles ou familiales. On assiste alors à une réflexion sur leurs projets de vie, sur leurs options professionnelles, sur de nouvelles perspectives d'avenir, sur un « nouveau départ » désiré et parfois réalisé. À cet âge où les choix professionnels, familiaux et sentimentaux diminuent progressivement et où les ressources physiques s'amenuisent, on tente de réaliser un bilan de son contexte de vie, des anciens rôles joués, de ceux envisagés et de l'énergie que cela devrait engager pour le temps qu'il reste à vivre. De nombreuses questions peuvent se poser : dois-je continuer le style de vie que je mène ? Qu'est-ce que je désire pour le reste de ma vie ? Qu'est-ce que je pourrais changer ? Qu'elle est ma réelle identité ? etc.

Plusieurs études sur les changements physiques, psychologiques et sociétaux liés à cette période de vie, à l'âge de la ménopause ou de la préménopause ont été réalisées, la plupart en anglais, mais certaines en France et aussi au Québec². Par contre que se passe-t-il dans la vie spirituelle des femmes de la quarantaine ? Qu'en disent certaines recherches ou certains livres ? Peu de ces recherches se sont penchées spécifiquement sur la spiritualité des femmes au mitan de la vie, mais ont plutôt présenté les caractéristiques générales de la spiritualité de cette période³.

Cet article tentera de dégager comment les incidences psychosociales des femmes de la quarantaine influencent leurs diverses manifestations spirituelles. Quelles sont les tendances que l'on peut discerner ? Et comment certains passages des Écritures pourraient-ils être éclairants pour accompagner la spiritualité de cette étape cruciale de la vie

L'auteure est membre du groupe Déborah

1. L'expression « mitan de la vie » est une traduction de « Middle Age Crisis » ; elle désigne la période qui s'échelonne de 40 à 60 ans, selon la plupart des chercheurs-res. Nous préférons le mot « transition » à celui de crise qui nous semble plus négatif. Ce temps est également associé chez de nombreuses femmes à la ménopause.

2. Citons-en quelques-unes en français : HOUDE, Renée. *Les temps de la vie. Le développement psychosocial de l'adulte*. 3^e éd. Montréal, Gaétan Morin, Éditeur, 1999 ; MARCOTTE, Johanne et OUI-MET, Renée. *Si la vie m'était contée autrement : guide de réflexion pour les femmes sur les mouvements de la vie, les pertes et les rituels*. Montréal, Relais-femmes, Éditeur, 2001 ; MILLET-BARTOLI, Françoise. *La crise du milieu de la vie. Une deuxième chance*. Paris, Odile Jacob, 2002 ; NORTHRUP, Christiane. *La sagesse de la ménopause : cultiver la santé physique et psychique durant cette période de changement*, Varennes, Éditions ADA, 2007 ; PROULX-

spirituelle des femmes.

Évènements marquants

Dans la quarantaine, diverses situations sont susceptibles d'éveiller des prises de conscience pour provoquer des modifications importantes sur le plan des rôles et des responsabilités des femmes et entraîner des remises en question profondes. Sans être exhaustive, on peut noter le départ des enfants, la maladie de l'épouse ou du conjoint, le décès des parents ou la perte d'autonomie de personnes proches, des accidents des membres de la famille, la prise en charge de parents malades, le phénomène Tanguy. On pourrait en énumérer d'autres : nouveaux membres de la famille, veuvage, retraite personnelle ou du conjoint, perte d'emploi, précarité du marché du travail, déménagement, faillite, prise en charge de petits-enfants, etc.⁴. Après avoir joué plusieurs rôles, assumé diverses responsabilités et s'être efforcées de satisfaire les besoins des proches, il n'est pas facile de se retrouver, de savoir qui on est exactement ou qui on aimerait être. Les femmes se sentent souvent peu écoutées de leur entourage dans l'expression de leur vécu et négligent de s'arrêter véritablement. Celles qui se permettent une démarche de réflexion ou un bilan de vie sont portées à redéfinir leurs besoins, leurs attentes, leurs désirs, sans toutefois trouver nécessairement des façons de les accomplir.

Conscientes du temps qui passe, de leurs limites physiques, du déclin de leurs capacités, des femmes dans la quarantaine vivent un sentiment d'urgence pour mettre en œuvre leurs projets, leurs rêves laissés derrière elles. L'urgence de s'occuper maintenant d'elles, de quitter des rôles qui ne leur conviennent plus, une profession acceptée sans conviction par un besoin pécuniaire de la vie familiale les tenaillent. Pendant des années, elles ont cumulé vie de famille, vie professionnelle, vie de conjointe en faisant concessions et compromis qui peuvent être source de frustrations et parfois même de colère. Au plan affectif, elles commencent à douter de leurs charmes tout en voulant retrouver l'envie de séduire pour se rassurer ou tout simplement pour se sentir à nouveau désirée. Cela peut engendrer chez quelques-unes des aventures passagères ou, pour d'autres, mener à une rupture franche et définitive avec le conjoint et chercher un autre homme qui leur procurera plus de plaisir et d'attention. Alors que le dialogue et l'écoute pourraient remédier à cette crise, il arrive que les hommes

SAMMUT, Lucette. *La ménopause mieux comprise, mieux vécue*, Guide broché, édition de 1994 revue et corrigée, Paris, Edimag, 2007. À noter que la plupart de ces recherches sont non disponibles ou épuisées.

3. Parmi les quelques écrits sur le sujet, citons les suivants qui y consacrent quelques chapitres : BELLEFLEUR-RAYMOND, Denise. *Trois défis du mitan de la vie*, Montréal, Fides, 2003 ; DAVIAU, Pierrette et LAVOIE, Louis-Charles. *La spiritualité au mitan de la vie. Étude comparative du masculin et du féminin*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2008 ; GRAND'MAISON, Jacques. *Le mitan de la vie*, Montréal, Leméac, Coll. « Les sciences sociales contemporaines », 1976 ; GAUTHIER, Jacques. *La crise de la quarantaine*, Paris, Éditions Le Sarmant-Fayard, 1999. Un chapitre est consacré à la maturation de la foi.

4. On peut consulter <http://www.reiso.org/spip.php?article516> ou encore le Réseau québécois d'action pour la santé des femmes : rqasf.qc.ca qui propose un questionnaire très développé pour faire un bilan de vie à la ménopause. Ce réseau recommande aussi la trousse d'animation : *Mouvance et mitan, ateliers d'aide à la décision pour les femmes de 45 à 64 ans*, 127 pages, 2002.

considèrent à la légère leurs revendications et n'aident pas leur femme à intégrer ces passages difficiles pour aller vers un épanouissement du couple en présence d'une nouvelle réalité.

Cette étape de la vie — incontournable pour les hommes comme pour les femmes — est donc marquée par une crise psychologique et spirituelle où la reconnaissance de leurs forces comme de leurs limites permet d'expérimenter finitude en même temps que possibilité de croissance. S'il est vrai que la manière d'aborder ces années de doute — voire de tempête — peut entraîner des décisions irrémédiables et des cassures familiales dramatiques, il est aussi possible que cela conduise à une renaissance et devienne un tremplin vers un plus-être, vers un épanouissement et une liberté mieux assumée. Cela exige évidemment de ne pas fuir les situations pénibles, de prendre du temps, de se faire aider, de ne pas éluder cette crise. Le succès personnel et psychosocial sera assuré quand la personne acceptera de revoir ses priorités, de passer des symptômes aux causes, de la surface à la profondeur, de découvrir le sens de ce qui la passionne, la motive et la fait vivre. Alors cette crise existentielle, cette période de doute et d'insatisfaction devient occasion de reconstruction intérieure, de rencontre avec soi-même, avec les autres, avec le sacré.

À la suite d'événements difficiles vécus au cours de la quarantaine, une majorité de femmes s'est retrouvée engagée dans un processus de recentrement qui les a conduites à faire de nouveaux apprentissages. Les acquis qui ont découlé de ces apprentissages sont nombreux : mettre des limites, s'affirmer, redéfinir des valeurs, intégrer le passé, réaliser des projets laissés en suspend, etc. [...] Ce n'est plus par devoir ou par obligation qu'elles veulent agir. Leurs actions se veulent une réponse à un appel intérieur, à une aspiration, à un désir ; en somme, ces actions sont déterminées par une motivation interne⁵.

Une spiritualité en marge ?

Les expériences vécues au cours de la quarantaine semblent se polariser autour de deux pôles, opposés en même temps que complémentaires : d'un côté, le pôle de la nécessité. Il est celui des contraintes, des remises en question, des limites et des fragilités. D'un autre côté, il y a le pôle de la possibilité. Ce pôle est celui de la liberté, de la res-

5. DAVIAU et LAVOIE, *La spiritualité au mitan...*, op.cit., p. 29.

ponsabilité et de la détermination de soi. Le premier pôle exprime la finitude inhérente à toute vie humaine, le second, des possibilités qui restent offertes à l'intérieur de cette finitude. Réévaluer sa vie, développer une nouvelle définition de soi, se permettre une démarche d'introspection et d'analyse de son vécu orientent vers un nouveau sens de la vie, une redéfinition des valeurs, une conscience plus grande de l'importance de l'intériorité, de la spiritualité. Les femmes interviewées pratiquent pour la plupart une « spiritualité hors du temple » :

Elles affirment ne plus trouver de quoi nourrir leur spiritualité dans une institution qui dit non aux phénomènes de la modernité et qui condamne, très souvent sans raison, ses pratiques morales, sexuelles, bioéthiques et conjugales. Elles sont davantage portées à vivre leur spiritualité dans le relationnel et moins dans le religieux, en tout cas loin des religions institutionnalisées ; désirent-elles en contester les structures par trop rigides en s'intériorisant davantage ? [...] Si un bon nombre critique vertement cette institution d'autres, sans s'en prendre directement à cette dernière, disent simplement l'avoir abandonnée, ne plus pratiquer⁶.

6. *Idem*, p. 92.

La spiritualité des femmes du mitan se présente donc comme une réalité pour le moins complexe. C'est une spiritualité qui, actuellement, se définit en marge de l'héritage religieux, d'un héritage qui se trouve contesté en raison de son dogmatisme et de son autoritarisme. Dans la société québécoise, on est loin de croire que la religion/les religions peuvent contribuer positivement à la croissance et au développement spirituel. Plusieurs femmes interviewées lors de notre recherche affirment que la religion ne contribue pas à l'articulation et à l'appropriation de leur spiritualité⁷. On assiste au rejet d'une religion de peur, de contraintes, de contrôle, de pouvoir qui insiste sur le péché, surtout sur ceux attribués à la sexualité des femmes.

7. Cf. *Idem*, chapitre 2, « Incidences psychospirituelles », p. 33 à 40.

Or, la présence au corps est également une particularité des spiritualités féministes. Le courant de spiritualité hérité du passé a insisté et insiste encore sur l'oubli de soi et l'abnégation. Il a pu conduire à exalter le salut individuel dans une fuite des réalités quotidiennes ou du moins dans une méfiance à leur endroit. Longtemps dénigré et réduit à la sexualité par les autorités ecclésiastiques, le corps est perçu par

les femmes non comme une entité close sur elle-même, mais comme une configuration éclatée toujours ouverte pour l'accueil, le don et la tendresse. Les féministes visent à faire tomber les formes de coercition, d'oppression et d'appropriation qui existent encore à propos du corps et en particulier du corps féminin⁸.

On entend que les femmes désirent davantage une spiritualité qui les oriente vers un pèlerinage, une marche, un cheminement, une quête de valeurs et de sens. Non pas errance, mais itinérance. Il s'agit de marcher dans ce qui est déjà là ; de chercher une nouvelle façon d'être dans son espace existentiel, de marcher à l'intérieur des limites de sa quotidienneté ; de prospecter son champ secret pour y découvrir le trésor déjà enfoui. Par-delà les remises en question et les crises, elles souhaiteraient une spiritualité vécue comme une force dynamisante, donatrice de sens. Une spiritualité orientée vers l'action, source de renforcement et de communion. Pour certaines, la spiritualité représente un aboutissement alors que pour d'autres, qui vivent un moment de crise ou de gestation spirituelle, elle est de l'ordre de l'inconnu ou d'une démarche à l'aveugle. La vie spirituelle peut se nourrir à plusieurs sources : méditation personnelle et communautaire, lectures, partages, sans oublier la Nature qui occupe une place privilégiée comme moyen d'expression chez plusieurs d'entre elles.

Écospiritualité féministe

Pour les femmes rencontrées, leur spiritualité se manifeste dans leurs liens avec la Terre-Mère et tout l'Univers. Elle met l'accent sur les relations avec soi, les autres, et le Cosmos. La contemplation de la Nature est en effet un lieu par excellence où exprimer la gratitude, apprécier la beauté du monde, nourrir l'intériorité, vivre l'essentiel, recevoir des réponses, vivre l'unité, etc. Les croyances cosmiques, celles concernant le moi sublimé ou encore le culte des déesses⁹ se retrouvent également dans certains groupes féministes. Ces approches semblent emprunter à plus d'une tradition. Souvent orientées vers le sacré, elles tentent de revisiter les religions traditionnelles en s'inspirant des spiritualités autochtones, alternatives, asiatiques¹⁰. Ces dernières exercent un pouvoir de fascination réel autant chez les jeunes que chez un grand nombre de femmes du mitan. La méditation de pleine conscience, par exemple, est pratiquée par beaucoup

8. Cf. DAVIAU, Pierrette. « Les spiritualités féministes. Redonner souffle et vie » *Théologique*, 18/2, 2010.

9. Des groupes féministes redécouvrent Ishtar, déesse de la fécondité, de la vie tout entière qui permettait au Cosmos de durer, ainsi que les déesses Ashéra et Maät, entre autres.

10. Cf. MIES, Maria et SHIVA, Vandana: <http://www.rqge.qc.ca/files/Ecofeminisme-Introduction.pdf>

de femmes de cet âge. On le sait, cette pratique augmente la capacité d'attention et de concentration, améliore la confiance en soi et la communication interpersonnelle, etc¹¹.

Nous constatons également que l'écospiritualité féministe rejoint bon nombre de femmes préoccupées par la dégradation de l'Univers, mais surtout par sa sauvegarde. Elles emploient des métaphores telles que « retisser le monde », « guérir les blessures », reconnecter et interconnecter la « toile ». Penser en termes de spiritualité écologique, c'est aussi comprendre la spiritualité de façon évolutive, a déjà dit Ursula King qui ajoute : « L'écologie spirituelle a pour premier objet la transformation des valeurs qui entraînera une action pour sauver la planète. Quelle que soit la religion ou la forme de spiritualité qu'on pratique, on peut trouver un lien à la terre et au travail politique à accomplir pour corriger notre façon de gérer les ressources naturelles de la planète »¹². Cette spiritualité invite à un changement de conscience et de cœur et favorise une vision holistique d'interdépendance avec les autres comme avec la Terre :

La spiritualité écoféministe intervient pour indiquer que nous ne vivons pas dans un Univers où il y a, d'un côté, les êtres humains et de l'autre côté, la Terre et les écosystèmes, mais que nous sommes interdépendants, que notre vie dépend les uns des autres, les unes des autres. La clé de cette spiritualité, c'est ainsi de ne plus voir la Terre comme un objet, mais de voir l'être humain comme faisant partie du corps de la Terre. Cette spiritualité souligne que la Terre est vivante et qu'elle peut mourir plus tôt par nos propres œuvres de destruction, d'introduction d'engrais, de saletés, de pollutions¹³.

Comme chez les femmes de cette période cruciale de vie, la transformation de la Terre se fait dans la souffrance comme dans l'attente, dans l'impatience de l'espérance d'un monde nouveau¹⁴. Selon la manière dont nous l'habitons et la respectons, la Terre peut devenir ou non, lieu de communion et de rencontre avec le divin. Les contacts avec la nature deviennent lieu de contemplation, espace d'émerveillement, occasion de rencontre avec le Divin¹⁵.

11. Cf. www.prezence-mindfulness.fr par exemple.

12. KING, Ursula. *La quête spirituelle à l'heure de la mondialisation*, Montréal, Bellarmin, 2010. Traduction par BEAUDRY, Albert, *The Search for Spirituality*, 2008.

13. GEBARA, Ivone « Écoféminisme et spiritualité chrétienne », disponible sur <http://www.universitedesfemmes.be>

14. « La création attend avec impatience la révélation des fils — et des filles — de Dieu. Elle n'est pas seule : nous aussi, qui possédons les prémisses de l'esprit, nous gémissons intérieurement, attendant l'adoption, la délivrance de notre corps. Car nous avons été sauvés, mais c'est en espérance » Romain 8, 22-23.

15. Cf. DAVIAU Pierrette. « L'écospiritualité : un chemin de renouvellement intérieur », dans *Croire hors les murs. Expériences du croire chrétien d'aujourd'hui*, sous la direction de PARMEN-TIER, Élisabeth et ROY, Alain, Berlin, Lit-Verlag, 2014, p. 125 à 146.

Inspirations bibliques

Ce qui est évident, c'est que les multiples formes d'expressions spirituelles des femmes partent de leurs expériences contrairement aux expressions des diverses religions monothéistes qui s'inspirent quasi exclusivement des images et des titres masculins. Pourtant le Dieu d'Israël n'est jamais défini en termes sexués, mais se nomme YHWH, terme ni masculin ni féminin : « Je suis » et Osée lui fera dire : « Je suis Dieu, et non pas mâle » (Os 11,9). La Bible nous présente également une figure féminine de YHWH¹⁶, celle de la Sagesse, la Sophia, qui apparaît surtout dans les livres des Proverbes, du Siracide et de la Sagesse. La Sophia se présente comme fille, comme fiancée, comme mère, comme épouse, comme créatrice. Mais également comme inspiratrice pour des moments de réflexion dont les femmes de la quarantaine sentent le besoin : « Moi, la Sagesse, j'ai pour demeure le discernement, Et je possède la science de la réflexion. Le conseil et le succès m'appartiennent ; Je suis l'intelligence, la force est à moi » (Pr 8, 12 et 14).

Un autre livre de la Bible qui correspond à la démarche de la quarantaine est sans contredit celui de l'Exode qui raconte la longue marche dans le désert des Hébreux en présence de Moïse, de sa sœur Myriam et de son frère Aaron¹⁷. Que peut nous apprendre cette expérience de l'exode ? Ne peut-on y trouver une signification spirituelle, une marche de soi, de tout un Peuple vers sa libération ? Il nous apparaît certaines ressemblances avec la période du mitan où les femmes entreprennent un cheminement vers plus de liberté, plus de reconnaissance de leur identité. Et comme dans l'Exode des Hébreux, cela ne se fait pas sans souffrance, sans peur, sans ruptures. Mais vers un renouveau, vers une vie autre et encore inconnue. Cheminer ainsi nécessite de consentir à une expérience intérieure, à un dialogue avec soi et avec les autres. Une reconstruction au quotidien de relations à approfondir se met en place. Dans cette longue traversée, Israël apprend à être différent des autres peuples, à se centrer sur le déplacement qu'il vit, à devenir de plus en plus en alliance avec YHWH. Au-delà du récit de la libération des Hébreux, ce livre rejoint les aspirations des femmes du mitan de la vie à plus de liberté, à un nouvel affranchissement, à des perspectives d'avenir meilleur.

16. Pourtant on a remplacé ce nom par « Seigneur » pour lequel on rencontre plus de 6 000 occurrences dans l'Ancien Testament.

17. Cf. *L'Exode*, chapitres 15 à 40.

La symbolique du chiffre 40 dans la Bible représente souvent le remplacement d'une période par une autre ou encore les années qui constituent la durée d'une génération. Il signifie un temps d'épreuves, de dépouillement, de mise à nu, (Mt 4,2 – Jésus au désert), mais également un moment d'apaisement, un constat de la fin de l'épreuve (Gen 7,4 - Noé sort de l'Arche après 40 jours). C'est aussi la reconnaissance de l'accomplissement, de la maturité (Act 1,3 - l'Ascension de Jésus), un temps de réflexion et d'intercession : « Moïse entra dans la nuée et monta sur la montagne pour prier, 40 jours et 40 nuits » (Ex 24,18). Une phrase du Deutéronome peut nous rappeler l'attitude des femmes du mitan se recueillant pour estimer les moments parcourus dans leur vie : « Souviens-toi de tout le chemin que Yahvé ton Dieu t'a fait faire pendant quarante ans dans le désert, afin de t'éprouver et de connaître le fond de ton cœur » (Dt 8,2)¹⁸. Se souvenir bien sûr des situations d'oppression, mais aussi goûter les événements de libération qui remettent en route et suscitent l'espoir.

Il y aurait aussi la fréquentation des femmes de l'Ancien Testament. Pensons à Ève, première femme de l'humanité, première « vis-à-vis » de l'homme, mère de tous les vivants. À toutes les femmes autour de Moïse durant l'Exode. N'oublions pas Déborah, Yaël, Ruth et Noémie, Esther qui ont eu des comportements exceptionnels¹⁹. Et celles du Nouveau Testament, des Évangiles en particulier. Celle qui retient notre attention à cause du cheminement remarquable est la Samaritaine (Jn 4, 1-30) à qui Jésus fait cette demande surprenante : « Donne-moi à boire ». Ce long dialogue entre deux personnages n'est-il pas un exemple de spiritualité au cœur d'une vie quotidienne bouleversée, condamnée ? Un modèle de spiritualité au cœur de la matérialité ? Cette femme de Samarie apparaît comme un prototype d'écoute, d'intelligence, de contribution active au développement de sa conversion. On est en présence d'une spiritualité incarnée dans son vécu.

Aujourd'hui encore, le message de la Samaritaine résonne fortement, surtout dans les sociétés modernes. Il dit l'éternelle quête de sens du sujet humain, malgré le bien-être, malgré la sécurité matérielle qui accompagne l'existence, malgré le discrédit de la parole institutionnelle des religions. S'il est plus courant aujourd'hui de dire que l'on n'attend plus rien de Dieu parce que les sociétés s'emploient à assurer le bien-être des peuples, la quête

18. Voir d'autres exemples du chiffre 40 dans la Bible à : <http://www.chretiensaujourd'hui.com/livres-et-textes-et-personnages/les-livres/lexode-dieu-libere-israel-de-lesclavage/>.

19. Plusieurs ouvrages les présentent. Nous soulignons celui plus récent de VRAY, Nicole. *Grandes femmes de l'Ancien Testament*, Paris, Desclée de Brouwer, 2015.

*du sujet, sa soif de sens, de reconnaissance de sa dimension spirituelle demeure forte. L'exemple de la Samaritaine est précieux [...] pour en définir les modalités*²⁰.

Sans conclure

Ainsi, la spiritualité des femmes du mitan de la vie n'est ni un ensemble de vérités ni un assortiment de rites ou d'engagements dans une communauté ou auprès des défavorisés. C'est un mélange de formes multiples par lesquelles leur intériorité est nourrie et leur personne davantage épanouie. Leur démarche spirituelle leur permet d'être en contact avec leur être profond, avec les forces primordiales de l'Univers, avec leur énergie vivante qui pénètre et envahit tout. D'une manière ou de l'autre, leur cheminement conduit dans le monde de la compassion, de la lutte contre les injustices et vers la promotion de la paix. Leur travail de remise en question, leurs diverses ruptures avec le passé personnel ou institutionnel les rendent souvent davantage capables de se connecter à elles-mêmes, les unes aux autres de manière égalitaire et participative. Dans plusieurs cas, leur cheminement les conduit à plus de solidarité avec les marginaux, leur souffrance personnelle ayant, sans contredit, produit plus de sensibilité et de disponibilité. On ne peut que souhaiter que leur vie spirituelle s'inspire toujours plus de l'imagination, de la créativité, de l'art et moins de la logique.

Et on peut bien rêver : pourquoi le développement de ces spiritualités du quotidien, des relations avec soi, les autres et la Nature ne deviendrait-il pas un nouveau « levain dans la pâte » ? Une semence de renouvellement dans un Québec en recherche de sens et souvent sans balises ni guides spirituels ? « Ne savez-vous pas qu'un peu de levain fait lever toute la pâte ? Purifiez-vous du vieux levain pour être une pâte nouvelle » (1Cor, 5,6).

20. SOUPA, Anne. *Douze femmes dans la vie de Jésus*, Paris, Éd. Salvator, 2014, p. 105-106.

Nous avons coutume de célébrer la fête de l'Ascension quarante jours après Pâques. Heureuse coïncidence que nous ne pouvions ignorer en cette année qui marque le quarantième anniversaire de L'autre Parole. Mais cette distance que la liturgie a établie dans le temps ne doit pas nous distraire du fait que résurrection et ascension sont deux facettes d'un même mystère : la glorification par le Père de la personne de Jésus. Le sceau d'approbation de Dieu sur la vie et le message du Nazaréen dont le caractère dérangeant, et en quelque sorte révolutionnaire, l'a fait accuser de blasphème et condamner à mort. Signalons en passant que *l'Évangile selon Luc* souligne bien ce lien entre résurrection et ascension en regroupant les deux expériences vécues par les apôtres en un seul jour, alors que dans les *Actes des Apôtres* on parle d'un délai de quarante jours. Quarante, nombre qui, dans la tradition biblique, marque une période d'épreuve, d'initiation, de conversion et d'approfondissement des expériences vécues.

*L'auteure est membre
de L'autre Parole*

Les *Évangiles* nous apprennent que les apôtres, après un moment de découragement, lié à la mort de leur maître, et à ce qui semblait l'échec de sa mission, ont vécu des expériences spirituelles intenses qui leur ont fait croire que celui qui avait été crucifié était vivant pour toujours, d'une vie sans commune mesure avec notre vie terrestre, mais une vie nouvelle, transformée, défiant toute description... Une vie dont la foi nous dit qu'elle pourra satisfaire notre soif d'absolu et d'infini.

Cette vie renouvelée que nous attendons dans l'espérance, la communauté chrétienne primitive affirme que le Père en a déjà comblé Jésus. Pour exprimer cette conviction, saint Paul et les évangélistes reprennent le vocabulaire dont *l'Ancien Testament* se servait pour dire comment Dieu glorifierait ses serviteurs : Il les relèverait d'entre les morts à la fin des temps. Il leur redonnerait la vie. Pour Jésus, Il n'a pas attendu aussi longtemps...

Nous savons que l'Écriture fait grand usage du langage symbolique pour décrire l'indescriptible et exprimer l'inexprimable, en un mot,

pour balbutier le mystère de Dieu, de l'être humain, de la personne de Jésus.

Ainsi les textes du *Nouveau Testament* nous parlent de l'Ascension comme de la montée de Jésus vers son Père, ils nous disent que dorénavant il est assis à la droite de Dieu. Celui-ci le reconnaît comme sien. Il fut vraiment, et demeurera à jamais, le visage de Dieu tourné vers les femmes et les hommes de tous les temps.

Si nous nous contentions d'imaginer la scène, comme dans nos anciens catéchismes illustrés, en nous représentant Jésus se déplaçant de la terre au ciel en passant à travers les nuages à la manière dont les fusées s'arrachent à la gravité terrestre, nous passerions, à coup sûr, à côté de l'essentiel du message.

Tous les textes, il faut en convenir, évoquent l'Ascension comme une montée au ciel à travers la nuée, donc comme un phénomène observable avec les yeux. Mais nous savons par ailleurs que l'Écriture sainte est familière avec l'usage d'un vocabulaire concret pour exprimer les réalités spirituelles, celles qui, précisément, échappent à l'observation des sens.

Mais rapprochons-nous de notre propre expérience, et de l'usage que nous faisons à tout propos du verbe « voir » pour exprimer notre compréhension d'un événement ou d'une idée. « Je vois ce que tu veux dire. » Nous nous servons d'un verbe qui, dans son sens premier, définit une activité sensorielle : percevoir avec les yeux, pour exprimer une activité intellectuelle : comprendre.

Il arrive même qu'on se serve du verbe voir, qui normalement se réfère à la présence, pour évoquer le vide de l'absence. « Je la vois partout dans la maison », dira-t-on d'une personne décédée dont l'absence nous obsède. Une chose est certaine, le Maître n'est plus là, et cette absence force ses disciples à le rendre présent en perpétuant son enseignement. La prise de conscience d'une absence définitive fait voir l'obligation d'agir pour rendre présente à toutes les nations l'annonce du règne de libération, d'amour, de justice inauguré par sa prédication. L'ascension marque le début de la mission. « Hommes de Galilée pourquoi restez-vous là à regarder le ciel ? » (Ac 1,11), leur disent « deux hommes vêtus de blanc ». Leur travail de mémoire doit

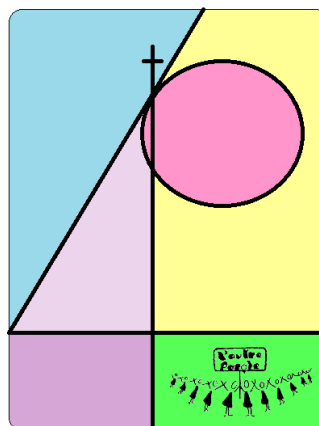
s'incarner dans l'action, le nôtre aussi. Voilà ce que nous enseigne l'Ascension. Et pendant ce temps-là, dans notre Église, pour nous les femmes, les choses n'avancent qu'au rythme d'une valse hésitation. Certainement pas à celui d'un tango, même sous un pape argentin.

Qu'il me soit permis, en guise de conclusion, de reprendre un bref extrait de ma « Ballade des exilées », inspirée du *Psaume 137* que j'ai écrite il y a bien des années, mais dont le ton est encore de mise pour les féministes chrétiennes que nous sommes. Bien sûr, certaines choses ont changé depuis. Nous avons élargi notre « zone d'influence » auprès de certains membres du clergé, dans certaines régions du monde, comme on me l'a plusieurs fois fait remarquer, et comme j'ai pu moi-même le constater. Mais les structures hiérarchiques et sexistes de l'Église n'ont pas changé : la zone du pouvoir demeure interdite aux femmes. Volonté de Dieu ? Volonté de Jésus ? Volonté surtout, peut-être ? d'un patriarcat sexiste, misogyne et satisfait de lui-même.

Ma *Ballade* porte l'empreinte d'une tristesse, mais ses derniers mots manifestent que nous sommes « en mission », et portées par l'espérance.

« Au bord du fleuve de tous les exils
auxquels nous condamne le patriarcat,
nous nous tenons debout
le temps n'est plus aux larmes,
aux peupliers d'alentour
reste hissée la bannière de nos combats...

« Au bord du fleuve de tous les exils,
fortes de ta mémoire, Fils de Marie,
pour la justice, nous bâtissons. »



DEUXIÈME PARTIE: Anniversaires marquants: célébration, bilan, regard vers l'avenir

LA MARCHÉ DE L'AUTRE PAROLE : SES DIFFÉRENTES JOIES

Monique Dumais

Joie du départ: Rimouski, 14 août 1976

Une invitation avait été lancée. Quatre femmes: Louise Melançon, Bibiane Beauregard, Marie-Andrée Roy et Monique Dumais se sont retrouvées à Rimouski le 14 août 1976. Il s'agissait de décider du sort des femmes en théologie et dans l'Église. Il fallait sortir d'un monde patriarcal. Après cinq à six heures d'échanges, il est décidé de se donner un outil de travail qui s'appellerait *L'autre Parole*, en s'inspirant de *Parole de femme* (1974) d'Annie Leclerc. Autre, autrement... il importait de parler de nos expériences de femmes dans le domaine de la spiritualité. Et vogue la galère!

L'auteure est membre du
groupe Houlda, de L'autre
Parole

Joie du premier colloque: 1978

Après deux années de rencontres et d'échanges de quelques femmes, il s'avérait important d'avoir un temps plus long de mise en commun. Un colloque est en vue; le sujet : *Le corps de la femme et l'Église*, il nous apparaît que c'est là que le bât blesse.

Les échanges s'avèrent utiles et fructueux pour dénoncer les difficultés et ouvrir de nouvelles perspectives. Ce premier colloque a été une réussite et nous a conduites à tenir et à vivre à chaque année un colloque sur un nouveau thème. Il y a toujours du matériel sur la planche.

Joie des groupes de réflexion

Il ne suffit pas de réfléchir seule, il est bon de se réunir et de mettre ensemble nos idées. L'une venait de Montréal, l'autre de Sherbrooke, et d'autres de Rimouski, du Saguenay, de Québec, de Gatineau. Pour faciliter les rencontres, des groupes ont été créés ici et là dans la pro-

vince. Se regrouper devenait une nécessité. C'est ainsi que nous avons pensé nous unir selon les régions et d'avoir un comité de coordination qui permettrait de faire les liens entre les groupes, de mettre ensemble nos idées, d'organiser notre colloque annuel, de rédiger notre revue. Avec le temps, les groupes régionaux se sont donné des noms significatifs: Houlda pour le Bas-Saint-Laurent, Myriam pour Sherbrooke, Déborah pour Gatineau, Tsippora pour le Lac Saint-Jean et Vasthi, Bonne Nouv'ailes et Phoebé pour les trois groupes de Montréal. C'est ainsi que la vie à L'autre Parole s'organise avec dynamisme et fantaisie.

Joie de nos troubadours

Nous avons la chance d'avoir trois sœurs, les sœurs Marleau, qui sont d'excellentes compositrices de chansons et qui nous font de belles surprises presque à chaque colloque. Voici un chant sur la solidarité créé pour le colloque de l'an 2000.

Si on tissait ensemble

Si on tissait ensemble, coude à coude,
Si on tissait ensemble un tissu nouveau.
Tissu d'une société vivante et accueillante,
Plus juste et pacifiante, comme il ferait bon !

En voici quelques autres très significatifs:

Artisanes de l'espérance (2010)

Nous sommes les artisanes de l'espérance
Et construisons ensemble avec confiance.

L'Église de demain, a besoin de nos mains.
Osons avec audace un réel face à face.

J'ai vu l'amour (2011)

J'ai entendu l'amour parler
Quand tu m'as écouté-e.

J'ai entendu l'amour chanter
Il savait espérer.

J'ai vu l'amour marcher
Pour la justice partagée.

J'ai vu l'amour gagner
Dans ton mot d'amitié.

Le pardon (2012)

Quand je ne sais pas regarder, autour de moi, m'émerveiller,
Quand je n'ouvre pas grands les yeux, je dis Pardon à la BEAUTÉ.
Quand je tais la voix de mon cœur, que je ne me sens plus vraie,
Quand je refuse le bonheur, je dis Pardon à la VÉRITÉ.

Refrain

C'est quand je risque le pardon, que j'ouvre mon cœur à l'amour,
Et quand je dis oui à ce don, se lève enfin un nouveau jour.

Où est le rire de DieuE (2013)

Où est le rire de Dieue
Il est dans un sourire
Le geste qui vient guérir
Le rêve ou le désir
Qu'on a de temps en temps.

Slam pour nos héroïnes (2015)

Sur le pas de nos aînées
Nos doyennes tant aimées.
Elles ont impressionné
Par leur radicalité,
Indignées par l'injustice
Rebelles avec des ailes
Visionnaires, les pieds sur terre
Elles marchent vers la lumière.

Joie des réécritures

Les réécritures sont devenues la « marque de commerce » de L'autre Parole. Se laisser inspirer par un texte de la *Bible*, y introduire nos expériences de femmes et permettre à notre créativité de jouer son rôle de transformation. C'est ainsi que le texte des *Béatitudes* a connu des résonances très particulières. En voici quelques versets.

Heureuses celles qui travaillent à pétrir le pain de l'autonomie,
de l'égalité, de la solidarité,
Ensemble, elles nourriront la terre. [...]

Heureuses vous les femmes bafouées à cause de vos prises de parole,
Par votre ténacité, la libération se construit. [...]

Chaque colloque annuel a consacré du temps à des réécritures qui ont
tenu une place de choix dans nos célébrations.

Joie des célébrations

Les femmes de L'autre Parole aiment célébrer. Chaque colloque com-
porte son moment très précieux de célébration sur le thème choisi.
Les membres d'un groupe de réflexion se donnent à cœur joie de pré-
parer le moment de réflexion et de festivité. La joie, la fantaisie et la
créativité y trouvent une large place.

La collective L'autre Parole a organisé des célébrations majestueuses
à l'occasion de Pâques ou de la Pentecôte, dans différents lieux. Des
étoiles fabriquées pour ces occasions sont distribuées, elles montrent
notre désir et notre aptitude à célébrer. Qui nous en empêcherait?

La marche de L'autre Parole signifie un avancement joyeux dans la
réflexion théologique et l'ouverture dans l'Église. Ne craignons pas
de la suivre.

Avez-vous bien vu?

Voici une explication, par l'artiste, de son œuvre en page couverture ce numéro:

« Un vitrail où les lettres L, A, P sont disposées de façon à former le nombre 40, l'église peuple de Dieu dans sa diversité (2 tons gris et prune), le ciel (bleu), la lumière (jaune), la terre (vert), le cercle de prise de parole des femmes (rose) qui est partie prenante de l'Église peuple de Dieu. Pour faire un lien entre le « 40 ans » et le «et toujours en marche », j'ai utilisé l'image de la première revue (coin inférieur droit). De cette composition visuelle, on remarque qu'il se dégage un personnage (une femme) en méditation. Celui-ci est le produit des lignes, des formes et des couleurs. Il n'était pas prévu dans le projet. Ce fut une surprise et une heureuse découverte. »

Marie-Josée Riendeau est membre du groupe Vasthi, de L'autre Parole.

L'année 2016 marque le trentième anniversaire de l'Association des religieuses pour les droits des femmes (ARDF) connue jusqu'en 2010 comme l'Association des religieuses pour la promotion des femmes (ARPF). Ce changement de nom indique le chemin parcouru depuis le début de l'Association.

L'auteure est membre de l'équipe de coordination nationale de l'Association des religieuses pour les droits des femmes (ARDF)

Origines et statut juridique de l'Association

À l'occasion de l'Année internationale de la femme, en 1975, l'Union Internationale des Supérieures générales (UISG) reconnaît comme un *signe des temps* la nécessité de s'inscrire dans ce grand mouvement international et de s'engager avec d'autres pour la cause des femmes dans la société et dans l'Église. Au Canada francophone, la création d'un *Groupe de travail sur la condition de la femme* a permis de sensibiliser et de mobiliser les communautés religieuses. Mais voilà qu'à la fin de la *Décennie des femmes* (1985), l'UISG avise les Congrégations qu'elle ne marraine plus cet engagement.

Qu'à cela ne tienne ! En 1986, ces communautés décident de continuer à travailler ensemble et de créer une association incorporée civilement. L'équipe fondatrice relève le défi de lui donner une mission, une organisation et des assises juridiques. Ainsi naît *L'Association des religieuses pour la promotion des femmes*, dénomination la plus rassembleuse à l'époque.

Visées et défis

Parvenue à maturité au milieu de la décennie 1990, l'Association précise ses visées : « En alliance avec d'autres réseaux, poursuivre le processus de conscientisation au vécu d'oppression des femmes ; participer à la transformation des rapports inégalitaires entre les femmes et les hommes ; contribuer à bâtir une société et une Église où la dignité, l'égalité et l'autonomie des femmes seront reconnues et respectées ».

Cette orientation nous situe nettement dans la perspective féministe québécoise en quête d'égalité et d'autonomie pour les femmes. Dans

un commun effort, nous cherchons à éliminer toute forme de pauvreté, de violence et de discrimination subies par des femmes d'ici et d'ailleurs. Ceci nous amène à contester les systèmes d'oppression aux effets conjugués que sont le patriarcat, le capitalisme néolibéral et le colonialisme.

Au cœur de cette pratique, nous prenons conscience que notre engagement n'est plus dans l'ordre de la promotion des femmes, mais bien dans la défense de leurs droits. D'où le changement de nom en 2010 : *L'Association des religieuses pour les droits des femmes*.

À des moments-clés de certains débats de société, l'Association développe son propre argumentaire et prend position en tenant compte de qui nous sommes : des femmes religieuses citoyennes. C'est ainsi que nous avons justifié notre appui à la Marche mondiale des femmes alors que, dans des milieux d'Église, cette initiative posait problèmes supposément éthiques tels l'homosexualité et l'avortement. Oui, « Comme sœurs de toutes les femmes du monde, nous marchons pour la libération de tout ostracisme et de toute discrimination » !

Des perspectives d'avenir ?

Un des défis majeurs est celui du *Vivre Ensemble* dans un Québec pluraliste. Nous sentons l'urgence d'agir ENSEMBLE avec les femmes de tous horizons pour faire advenir une société juste et égalitaire.

Pour nous de l'ARDF, malgré les limites de toutes sortes, la constance dans l'engagement continue de faire du PRÉSENT des chemins pour l'AVENIR !

Mélanie Sarrazin,

Ce sont nos pas qui ont marché pour l'atteinte de l'égalité. Les pas de toutes, des traces laissées par celles qui ont construit le chemin ; de celles qui continuent à le construire avec d'autres. Des pas de géants, parfois un peu boiteux, trop souvent des pas à la course. Par moment, des faux pas, par d'autres, à coup de grandes enjambées.

L'auteure est présidente de la Fédération des femmes du Québec

Printemps 1966, Montréal, 400 femmes se réunissent et fondent la Fédération des femmes du Québec (FFQ), elles adoptent collectivement des revendications pour la création de garderies, pour la parité du salaire, pour l'abolition des termes « ménagère » et « mère nécessiteuse ». Elles réclament également la tenue d'une enquête gouvernementale sur les conditions de vie des femmes. Cinquante ans plus tard, ce sont des milliers de femmes qui se sont impliquées et s'impliquent toujours à la FFQ pour transformer la société afin que l'égalité devienne une réalité pour toutes les femmes.

Une action collective féministe pour les droits des femmes

Depuis 50 ans, la FFQ se mobilise et s'allie à d'autres mouvements sociaux pour faire avancer les droits des femmes. De nombreuses luttes ont été menées avec succès. Pensons à l'obtention de la commission Bird en 1967, à la création du Conseil du statut de la femme en 1973, à l'obtention d'une politique québécoise de la condition féminine en 1993, à la réduction du temps de parrainage pour les immigrantes parrainées par leur mari en 1995, à l'adoption d'une loi sur l'équité salariale en 1996, à la tenue d'une commission parlementaire et de forums itinérants sur les agressions sexuelles en 2015 et à l'obtention d'une commission d'enquête nationale sur la disparition et l'assassinat de femmes autochtones au Canada en 2016.

Égalité pour toutes, égalité entre toutes

L'action de la FFQ est ancrée dans une vision du féminisme qui repose sur la création de solidarités et la reconnaissance que les

femmes qui composent le mouvement possèdent une diversité de parcours, d'expériences et de connaissances qui enrichissent les luttes et transforment les manières de lutter pour la justice, l'égalité et la liberté de toutes. Le féminisme de la FFQ est résolument ancré dans une lutte pour la justice sociale. Avec le succès retentissant de la *Marche Du pain et des roses* en 1995, les féministes, ayant pris part à cette mobilisation jamais vue au Québec, ont imaginé la possibilité d'étendre un tel mouvement au reste du monde. Un peu plus de 20 ans plus tard, la FFQ coordonne la Marche mondiale des femmes au Québec et appartient à un réseau international, permanent et féministe, en action dans une cinquantaine de pays et territoires. À travers ce réseau, ainsi qu'à travers la mise en place et en pratique d'un protocole de solidarité entre la FFQ et Femmes Autochtones au Québec (depuis 2004), la FFQ a appris à construire une action féministe qui reconnaît la nécessité de lutter non seulement contre le patriarcat et le capitalisme, mais également contre le racisme, le colonialisme, l'hétérosexisme, le capacitisme et l'impérialisme pour que l'égalité entre les femmes et les hommes, entre les femmes elles-mêmes et entre les peuples se réalise pleinement.

Transformer la société

La FFQ poursuit aujourd'hui son travail de dénonciation des inégalités afin de faire respecter le droit à l'égalité pour toutes les femmes. Collectivement, nous travaillons à faire du féminisme un projet de société, où toutes les femmes ont la capacité de s'autodéterminer, de s'épanouir, de créer et de vivre libres dans un monde sans violence.

Si la FFQ a su si brillamment marcher ces 50 dernières années, c'est que notre engagement féministe réclame plus que l'égalité ou la parité. Ce que nous cherchons à réaliser est un projet féministe de société où l'égalité existe tant dans la loi que dans la vie quotidienne, et ce, pour toutes les femmes. Un projet où la justice sociale est au cœur des choix que nous faisons collectivement et où nous pouvons vivre librement et en sécurité.

Depuis quelques années, la FFQ a amorcé un tournant important.

D'abord, avec la tenue d'états généraux, véritable remue-ménages féministe pour construire un projet féministe de société sans oppression, tout en développant des pratiques solidaires au sein même du mouvement féministe. Ce tournant s'est renforcé durant la dernière action internationale de la Marche mondiale des femmes (MMF), entre autres à travers le renforcement des solidarités et le travail d'alliance, de nation à nation, développé avec les femmes autochtones. Les luttes de ces dernières ont inspiré les actions de 2015 en liant les luttes visant le bien-être des femmes et des communautés à la défense des territoires et aux enjeux environnementaux.

Bien évidemment le mouvement féministe n'est pas homogène. Je considère ce fait comme étant une force et non une faiblesse. Et je garde en tête que le féminisme que nous devons pratiquer est celui qui permet l'erreur : autrement comment pourrait-on permettre l'apprentissage ? Il est celui qui ose parler franchement : autrement comment pourrait-on nous écouter ? Et il doit permettre une certaine division : autrement comment pourrait-on faire avancer les enjeux importants des droits des femmes ?

Continuer d'emboîter le pas ensemble n'est pas chose facile. Nous devons nous rappeler que nous travaillons pour une cause plus grande que notre mouvement. Devant la société patriarcale, colonialiste, capitaliste et marquée d'une logique néolibérale, le féminisme prend tout son sens et nous devons nous mobiliser et construire une lutte forte de nos résistances pour un projet féministe de société à l'image des valeurs de la Marche mondiale des femmes que sont l'égalité, la liberté, la solidarité, la justice et la paix. Les femmes composent plus de la moitié de la population et ce que nous avons à dire est important. Nous sommes celles qui transforment la société, celles qui changent les mentalités et celles qui font ensemble pour toutes.

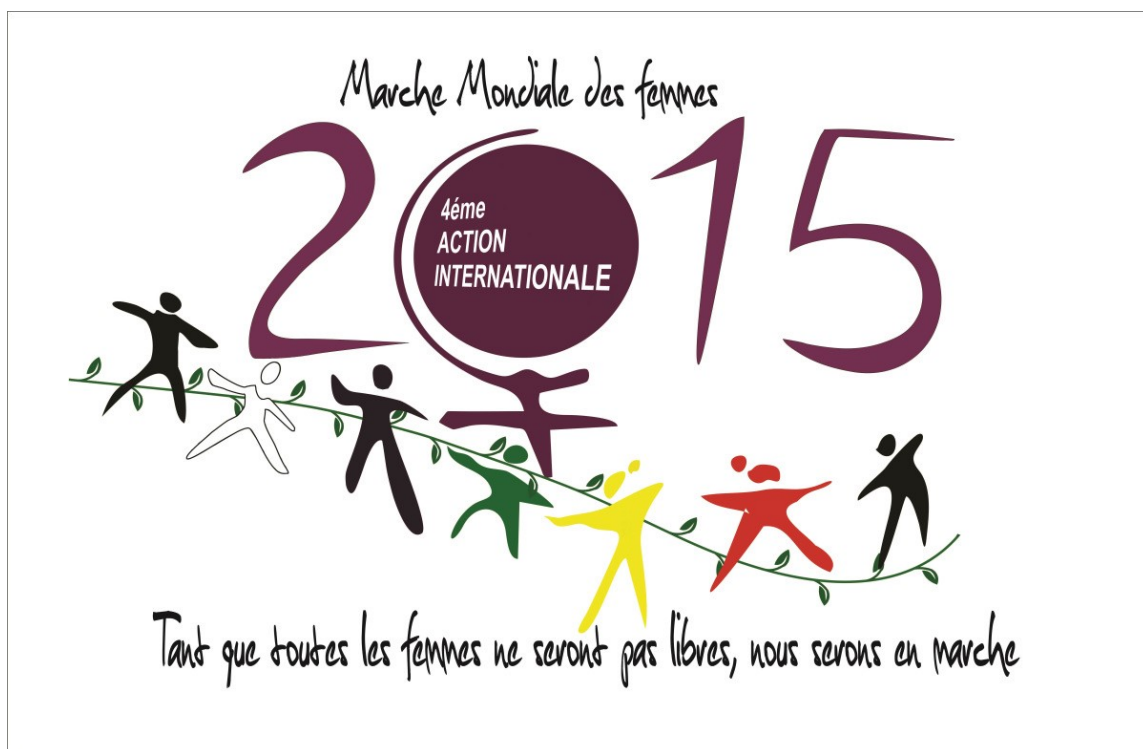
On avance, on avance, on ne recule pas !

Je me rends compte que devant cette adversité et ces multiples systèmes d'oppressions, nous aurions pu baisser les bras il y a longtemps. Face à la globalisation capitaliste, face à l'austérité imposée au Québec, un pays riche, et contre la logique néolibérale, nous au-

rions pu abandonner.

La FFQ fête ses 50 ans cette année. Nous sommes jeunes de nos 50 ans. Nos 50 ans de hauts et de bas. Nos 50 ans de solidarités et de luttes, de découragement et de mobilisation. Mais encore plus important : *Nos 50 ans de résistance et d'avancement !*

Ensemble, *deboutes* et solidaires pour s'opposer à des structures et à des gouvernements qui tentent de nous bâillonner, de nous écraser, de nous éliminer, car « *Tant que toutes les femmes ne seront pas libres, nous serons en marche !* ».



Source: <http://infosvp.ca/marche-mondiale-des-femmes/>

RELATIONS : UNE PRISE DE PAROLE FORTE POUR LA JUSTICE DEPUIS 75 ANS

Élisabeth Garant

En 1941, de jeunes jésuites — fraîchement formés en sciences sociales en Europe — décidèrent de fonder une revue « engagée socialement, mordant sur l'actualité, largement ouverte sur le monde, et surtout sur la réalité sociale de chez nous » selon Jean-d'Auteuil Richard s.j. qui fut le premier directeur de *Relations* en 1941. Une orientation à laquelle la revue reste toujours fidèle après 75 ans de publication sans interruption. Sa mission de poser un regard critique sur les enjeux sociaux, culturels, économiques, politiques et religieux de son époque demeure la façon privilégiée de contribuer à la promotion d'une société juste et solidaire.

L'auteure est directrice générale du Centre justice et foi et de la revue *Relations*

Ce qui a changé par contre, c'est le ton de la revue qui s'est transformé au fil des décennies ainsi que sa façon d'aborder la question religieuse. Les auteurs de *Relations* des premières années parlent d'abord et avant tout à des lecteurs catholiques. Ils le font aussi dans une société dont les références chrétiennes sont omniprésentes. La doctrine sociale de l'Église est le cadre dans lequel s'inscrit leur analyse et qui les autorise à dénoncer avec force des injustices intolérables, dont celle des conditions de la classe ouvrière de l'époque.

Au cours des décennies plus récentes, et surtout depuis l'an 2000, la revue s'adresse à un lectorat de plus en plus diversifié dont une partie significative n'a pas ces références religieuses. Tout en étant enracinée dans les valeurs évangéliques, *Relations* s'est adaptée à cet univers séculier et a développé un réseau de collaborateurs et de collaboratrices qui s'identifient à la revue d'abord par leur engagement pour la justice sociale. Les textes et les œuvres d'art qui illustrent *Relations* parlent de l'importance d'une dimension de transcendance au monde et à nos vies. Elle apprend à dire, avec des mots recevables pour la société d'aujourd'hui, la contribution chrétienne à cette lutte pour la justice, pour la dignité humaine et pour des rapports politiques non conditionnés aux logiques économique et financière.

Au fil des époques, par ailleurs, la revue a multiplié les articles et

les prises de position critiques par rapport à l'Église institution, refusant de garder le silence sur les injustices qu'elle dénonçait par ailleurs au plan sociopolitique. L'enjeu du patriarcat dans les traditions religieuses revient régulièrement. La revue donne la parole à des femmes tenaces qui refusent l'inégalité de traitement des femmes, notamment en regard du non-accès pour les femmes à tous les ministères dans l'Église catholique, et qui témoignent d'expériences spirituelle, communautaire et sociale enrichies par leur vécu de femmes. Les femmes de L'autre Parole sont régulièrement mises à contribution et la collective contribue à nourrir les femmes qui œuvrent à la revue ou dans ses comités.

Bien qu'étant la revue d'une communauté religieuse masculine, dès le premier numéro on trouve le texte d'une femme et la condition des femmes est un sujet constant de préoccupation. Mais c'est en incorporant davantage de femmes dans la vie de la revue (son personnel, ses comités, ses auteurs et sa direction) que celle-ci regarde le monde, l'analyse et s'y engage à partir de la contribution réelle des femmes, de leurs expériences et, progressivement, de leurs féminismes. Ce qui mobilise le mouvement des femmes trouve maintenant son écho dans la revue qui veut appuyer par ses textes l'émergence d'un féminisme pluriel prenant forme au Québec depuis la Marche mondiale des femmes et contribuant à rendre nos luttes collectives plus inclusives. Un défi que nous avons aussi en partage avec nos complices de L'autre Parole.

LA CHARTE DES DROITS ET LIBERTÉS : 40 ANS ET TOUJOURS AUSSI PERTINENTE !

Martine Éloy

Le 40^e anniversaire de l'adoption de la *Charte des droits et libertés de la personne* par l'Assemblée nationale du Québec le 27 juin 1975 est l'occasion de se rappeler que ce genre d'évènement n'est pas fortuit, mais bien le fruit du travail acharné de nombreuses personnes engagées. En effet, dès 1964, la Ligue des droits de l'Homme¹ a entrepris de militer pour une charte qui reconnaîtrait non seulement les libertés civiles et politiques, mais aussi l'ensemble des droits économiques, sociaux et culturels. C'est donc à des femmes et à des hommes de la Ligue des droits et libertés de l'époque que nous devons le texte de la Charte.

Si, aujourd'hui, les énoncés de la Charte semblent aller de soi, du moins en théorie, n'oublions pas que lorsque la Charte a été adoptée, cela ne faisait que 14 ans que les femmes mariées avaient acquis le statut de personne en plein droit. Ainsi, le texte de la Charte était en quelque sorte en rupture avec le consensus social d'un passé pas si lointain et, pour qu'il soit adopté, il a nécessairement fallu défoncer des portes. Nous devons donc saluer le courage de ceux et de celles qui ont rêvé à une société de droits — une société d'égalité pour toutes et tous.

Toutefois, aussi important qu'il soit, un texte législatif n'est jamais suffisant — il ne fait qu'indiquer une volonté, qu'établir des balises. Une fois le texte adopté, le gros du travail restait à faire. Il fallait s'assurer que les droits énoncés soient respectés; il fallait s'assurer que la Charte prenne vie.

Malgré les progrès, peut-on dire aujourd'hui que tous les droits énoncés dans la Charte sont devenus une réalité pour tous les citoyens et citoyennes ? Malheureusement, la réponse est non. Les femmes subissent encore de la violence qui porte atteinte à leur intégrité physique, des personnes racisées sont victimes de profilage, des lesbiennes et des personnes trans sont victimes de harcèlement, des femmes autochtones sont victimes de violence, des personnes issues de l'immigration du Maghreb et du Moyen-Orient sont victimes de discrimination à l'embauche. Je vous propose, à titre d'exemples,

L'auteure est militante féministe, membre du conseil d'administration de la Ligue des droits et libertés (Québec)

1. La *Ligue des droits de l'Homme* a changé de nom en 1978 et est devenue la *Ligue des droits et libertés* pour être inclusive des personnes de sexe féminin.

d'identifier quelques droits protégés par la Charte² qui ont malheureusement été bafoués depuis son adoption, il y a de cela 40 ans.

Article 5. Toute personne a droit au respect de sa vie privée.

2. <http://legisquebec.gouv.qc.ca/fr/ShowDoc/cs/C-12>

Ce droit est mis à mal depuis le tournant du siècle alors que, dans la foulée du 11 septembre 2001, le gouvernement s'emploie à instaurer un système de surveillance de la population au nom de la sécurité.

Article 10. Toute personne a droit à la reconnaissance et à l'exercice, en pleine égalité, des droits et libertés de la personne, sans distinction, exclusion ou préférence fondée sur la race, la couleur, le sexe, la grossesse, l'orientation sexuelle, l'état civil, l'âge sauf dans la mesure prévue par la loi, la religion, les convictions politiques, la langue, l'origine ethnique ou nationale, la condition sociale, le handicap ou l'utilisation d'un moyen pour pallier ce handicap.

Malgré l'article 10 de la Charte, des personnes racisées, des autochtones, des personnes trans et les personnes de différentes origines continuent d'être victimes de profilage et de racisme systémique.

Article 25. Toute personne arrêtée ou détenue doit être traitée avec humanité et avec le respect dû à la personne humaine.

Le rapport produit par la Ligue des droits et libertés, *Manifestations et répressions* (2015)³, démontre amplement que ce droit n'a pas été respecté — bien au contraire. Des personnes obligées de se dénuder devant les autres, d'uriner dans leurs vêtements par manque d'accès à des toilettes, des insultes, des violences physiques font partie des violations subies par des personnes arrêtées, notamment lors du printemps érable de 2012.

3. http://liguedesdroits.ca/wp-content/fichiers/rapport-manifestations-repressions_ldl.pdf

Article 26. Toute personne détenue dans un établissement de détention a droit d'être soumise à un régime distinct approprié à son sexe, son âge et sa condition physique ou mentale.

Comme nous l'avons lu dans les journaux récemment, cela n'est pas le cas pour les prisonnières qui ont été transférées au Centre de détention Leclerc.

Article 39. Tout enfant a droit à la protection, à la sécurité et à l'attention que ses parents ou les personnes qui en tiennent lieu peuvent lui donner.

Malgré cet article, des enfants autochtones ont été retirés de leurs familles, humiliés et ont subi des abus sexuels dans les pensionnats pendant plusieurs années encore après l'adoption de la Charte.

Article 45. Toute personne dans le besoin a droit, pour elle et sa famille, à des mesures d'assistance financière et à des mesures sociales, prévues par la loi, susceptibles de lui assurer un niveau de vie décent.

Le faible niveau des prestations d'aide sociale, qui a d'ailleurs été critiqué par le Comité des droits économiques, sociaux et culturels des Nations unies, ne permet pas d'avoir accès à un niveau de vie décent, tel que prévu à l'article 45 de la Charte. De plus, le projet de loi 70 du gouvernement Couillard aurait pour effet d'imposer des dispositions coercitives et punitives aux personnes qui font une première demande d'aide sociale.

En fait, la liste de droits énoncés qui ne sont pas pleinement respectés pourrait être longue. Cela illustre qu'il reste énormément à faire pour la mise en œuvre des droits enchâssés dans la Charte. Cela nous rappelle que la Charte n'a pas perdu son importance 40 ans plus tard et que nous devons redoubler d'efforts pour que le rêve énoncé il y a 40 ans devienne réalité, non seulement pour quelques-unes et quelques-uns, mais pour tous et toutes. N'oublions pas que la lutte pour la défense des droits humains requiert une vigilance de tous les instants et que nos droits ne sont jamais acquis une fois pour toutes !

DEPUIS 40 ANS,
EN SOLIDARITÉ AVEC LES FEMMES DES AMÉRIQUES
POUR LA DÉFENSE DE LEURS DROITS
ET DE LEURS TERRITOIRES

Équipe du Comité pour les droits humains en Amérique latine

Depuis 1976, le Comité pour les droits humains en Amérique latine (CDHAL) a construit sa vision féministe à partir des réalités des luttes des femmes des Amériques contre les mécanismes d'oppression et de discrimination des communautés et des groupes sociaux, auxquelles le CDHAL a joint sa voix pour les dénoncer, les appuyer et les diffuser.

Dans le contexte actuel de domination, les femmes subissent des menaces continues de la part des corporations transnationales qui ont des intérêts économiques dans les territoires riches en ressources naturelles. À partir de cette réalité, deux constats principaux sont identifiés: en premier lieu, le fait que les droits humains dérivent de la reconnaissance des droits de la Terre, qui est elle-même une entité productrice et génératrice de vie. En deuxième lieu, le constat que les impacts du modèle minéro-énergétique, répondant aux logiques impérialistes et capitalistes, touchent de façon différenciée les hommes et les femmes. Ces dernières sont, en effet, les plus affectées par les impacts environnementaux et l'augmentation des inégalités socio-économiques, de la répression et de la violence.

La participation de plusieurs femmes à la tête des mouvements en défense des territoires et des communautés, qui, pour la plupart, proviennent des secteurs ruraux et populaires et/ou font partie de communautés autochtones ou afrodescendantes, est stimulée par leur grande sensibilité et leur indignation face aux violations des droits humains et de la Terre. En plus des défis comme la discrimination et la marginalité par le fait d'être femmes, en tant que protagonistes des luttes pour la protection de la vie et des territoires, elles font face aux obstacles imposés par la définition des rôles de genre, marquée par la domination et la configuration politique, défavorable à la libre expression et à la prise de décisions qui les concernent sur le plan public.

Au cours de l'expansion des politiques extractives, le CDHAL a centré son attention et ses actions sur la défense des peuples affectés par toutes formes d'exploitation, d'abus et de criminalisation inhérentes aux pratiques du capitalisme, visant la transformation des structures socio-économiques d'exploitation. La compréhension des problématiques qui affectent les femmes face à la situation critique de violation des droits humains a fait que le CDHAL a développé un rôle significatif comme porteur de la voix de ces femmes. Ses actions ont permis d'acquérir une grande force mobilisatrice et une expérience très forte en organisation d'activités publiques de sensibilisation, qui permettent de rendre visibles les luttes des femmes contre l'industrie extractive face à l'impunité des violations de droits commises par ces compagnies et la lutte pour l'accès à la justice des personnes affectées par leurs opérations.

Le CDHAL donne un appui à des campagnes pour dénoncer des cas de violence contre les femmes, par exemple celles des victimes de féminicides au Mexique et du récent assassinat de la défenseure autochtone de la vie et de la Terre, Berta Cáceres, au Honduras. Notre participation, en partenariat avec d'autres organisations féministes, aux actions de la Marche mondiale des femmes en 2015 et au projet d'éducation populaire Des-Terres-Minées sur les perspectives féministes des enjeux minéro-énergétiques, nous a permis de mieux nous approprier les interrelations des enjeux autochtones, écologistes et féministes, et les intersections entre les multiples oppressions: « le corps des femmes devient un objet, une proie pour les compagnies transnationales, pour les projets de domination, d'oppressions multiples, non seulement du capitalisme prédateur, mais aussi du patriarcat et du racisme » (Berta Cáceres, 2015). Cette réalité exige de nous d'agir, d'organiser et de lutter pour construire des sociétés capables de coexister de façon juste et digne.

La revue L'autre Parole est la publication de la collective du même nom.

Comité de rédaction:

Denise Couture, Monique Dumais, Monique Hamelin, Yvette Teofilovic

Secrétaire de rédaction: Monique Hamelin

Page couverture: Marie-Josée Riendeau

Travail d'édition: Christine Lemaire

Révision linguistique:

Comité Internet: Marie-France Dozois , Christine Lemaire, Denyse Marleau

Pour vous abonner à notre liste d'envoi, inscrivez-vous sur notre site Internet, à l'adresse suivante: www.lautreparole.org

Pour nous joindre:

Carmina Tremblay

(514) 598-1833

Courriel: carmina@cooptel.qc.ca

Vous aimez nous lire? Faites un don à L'autre Parole!

Adresse postale:

C.P. 393, Succursale C, Montréal (Québec) H2L 4K3

(Nous n'émettons pas de reçu d'impôt.)
